

choisir

revue culturelle
n° 577 – janvier 2008



(Unité:
vaste chantier

*Seigneur, toi qui as dit :
« Si ton frère a quelque chose contre toi,
n'attends pas qu'il fasse le premier pas,
mais va d'abord, toi, te réconcilier avec lui »,
écoute ma prière.

Quand je suis scandalisé par la division des chrétiens,
donne-moi l'honnêteté de m'informer
sur la richesse des traditions de nos frères séparés.
(...)*

*Quand je suis scandalisé par le mépris, le racisme
envers les immigrés, les juifs ou les musulmans,
donne-moi le courage d'inviter l'étranger chez moi.*

*Quand je me plains de l'ennui de mon quartier
où chacun reste enfermé chez lui,
où il ne se passe rien,
donne-moi de susciter des rencontres entre voisins.
(...)*

*Quand je suis bouleversé
par tant d'hommes exploités, affamés,
donne-moi le courage de risquer
de nouvelles manières de vivre en société.*

*Alors, Seigneur,
tu feras jaillir de ma vie une petite étincelle
qui, de proche en proche, sera capable de propager
le grand feu de la réconciliation universelle.*

Michel Hubaut
prier.be

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, secrétaire
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
€ : 66.- ; par avion : € 70.-
Prix au numéro : FS 9.-
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, Bruxelles
p. 7 : www.agenciabrasil.gov.br
p. 18 : Scala
p. 26 : Peter Williams / WCC
p. 30 : Simon Maro
p. 33 mk2images

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La Parole, passion d'une vie <i>par Joseph Hug</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Un seul maître <i>par Luc Ruedin</i>	
Méditation	9
Une prière œcuménique. Notre Père <i>par Claude Ducarroz</i>	
Eglises	13
L'Eglise en son miroir <i>par Pierre Emonet</i>	
Eglises	17
Une glorieuse pagaille. L'Eglise primitive	
Eglises	21
Séparés car dans le péché <i>par Sandro Vitalini</i>	
Politique	25
Migrer : un droit malmené <i>par Esteban Tabares</i>	
Reportage	29
Les sirènes de l'émigration <i>par Hubert Prolongeau</i>	
Cinéma	32
Crimes sans châtiment <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	34
Poète et combattant. Charles Péguy <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	38
Histoire agitée d'un monastère <i>par Jean-Blaise Fellay</i>	
Livres ouverts	39
Chronique	44
Poésie <i>par Gladys Théodoloz</i>	

La Parole, passion d'une vie



Le 12 novembre dernier mourait à Pau (sud-ouest de la France), à l'âge de 95 ans, le Père jésuite Xavier Léon-Dufour. Exégète de renommée mondiale, professeur à Enghien, puis à Lyon et à Paris, ses œuvres qui s'échelonnent de 1945 à 2005 témoignent d'une passion exceptionnelle pour la Parole de Dieu. Homme libre, très informé mais non inféodé à une école, cet infatigable « serviteur de la Parole » aura abordé presque toutes les questions de la critique du Nouveau Testament : le rapport des Evangiles à l'histoire, les miracles de Jésus, la résurrection, la souffrance et la mort de Jésus, l'eucharistie, l'Evangile de Jean.

Trois axes de son œuvre demeurent actuels. En premier lieu, l'ouverture œcuménique. A une époque où, en France, exégètes catholiques et protestants travaillaient chacun dans leur propre confession, Léon-Dufour fut un des principaux artisans de la Traduction œcuménique de la Bible, la TOB, dont le Nouveau Testament parut en 1972. Avec des exégètes protestants suisses, dont Pierre Bonnard de Lausanne, il traduisit et annota l'Evangile de Matthieu. Premier fruit dans le monde francophone de l'ouverture opérée par le concile Vatican II. Léon-Dufour introduisit les œuvres de grands exégètes protestants germaniques et du monde anglican.

En second lieu, Léon-Dufour s'ouvrit lui-même et aida ses collègues à s'ouvrir à la culture et aux autres disciplines des sciences humaines. Au lieu de ne s'attarder qu'à l'explication des textes relatifs au passé, il chercha à montrer « en quel sens nous sommes aujourd'hui concernés par l'événement passé ». Il avait conscience que l'exégète ne peut se comporter comme « un spectateur pur et désincarné », selon le mot de Paul Ricoeur ; il doit se poser les questions nouvelles d'ordres philosophique, psychologique et du langage. Avec d'autres exégètes, dans les années 1967-1969, il amorça le tournant herméneutique, en dialogue avec Paul Ricoeur pour la philosophie, Antoine Vergote pour la psychologie, Algirdas Julien Greimas et Roland Barthes pour l'analyse structurale des textes. « Nous osions penser qu'une telle

attitude (d'ouverture à d'autres disciplines) rétablirait le contact avec l'auditeur contemporain qui repousse instinctivement l'orgueil de celui qui s'imagine dominer le cours de l'histoire et donner le sens des textes en répétant le langage de jadis », écrivait-il.

En troisième lieu, la trajectoire de Léon-Dufour est marquée par le souci pastoral « de communiquer aux autres la saveur spirituelle » que la Parole de Dieu « est capable de produire, les découvertes qui enrichissent la foi ». Ce souci constant de féconder par les textes bibliques la vie de foi à l'intérieur de l'Eglise et aux marges, s'exprima d'abord par des sessions de groupes bibliques à Barèges, dans les Hautes-Pyrénées, puis, dès 1945, lorsqu'il rédigea un « vocabulaire biblique » pour l'édition du Missel biblique, ancêtre de ce qui deviendra plus tard, avec 70 collaborateurs, le Vocabulaire de théologie biblique. Il s'agissait pour lui, toujours « appuyé sur une base scientifique, de révéler la substance spirituelle des textes, et ainsi accompagner le lecteur à ce point mystérieux où Dieu se laisse rencontrer ». Il ne pratiquait pas une exégèse technique vue comme une fin en soi.

Dans sa dernière œuvre, Le pain de la vie, avec un brin de désillusion, il constate que son premier ouvrage sur le sujet « a connu un réel succès auprès des spécialistes mais [qu'il n'a guère modifié la compréhension du grand public : je constate que (malgré Vatican II), on continue à faire de la messe un moyen pour produire la présence réelle du Seigneur dans l'hostie ». Et il ajoute, dans un billet manuscrit : « Comment modifier la mentalité qui voit dans les personnes des choses... » Or, selon lui, « communier ne consiste pas en un simple contact avec Jésus ; c'est me faire abandonner mes propres soucis pour participer à l'édification du "corps du Christ" ».

Aujourd'hui, l'esprit d'ouverture de l'exégète pourrait nous orienter à l'heure de défis en partie nouveaux. Du 5 au 26 octobre 2008, le synode des évêques catholiques se réunira à Rome pour faire le point sur « La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Eglise ». Souhaitons que les axes de l'œuvre du bibliste français inspirent leurs travaux.

Joseph Hug s.j.



■ Info

Péchés contre l'Afrique

La cupidité, la surproduction et la surconsommation sont des péchés, ont affirmé une cinquantaine de chrétiens africains (militants, théologiens et responsables ecclésiastiques), lors d'un colloque œcuménique tenu à Dar es-Salaam, Tanzanie, du 5 au 9 novembre. Cette réunion, dont le thème était *les Liens entre la pauvreté, la richesse et l'écologie*, est la première d'une série de cinq rencontres régionales d'Eglises que le Conseil œcuménique des Eglises tiendra sur différents continents dans les six années à venir.

Un rappel sévère « de la richesse qui a été édifiée et accumulée au prix de l'extraction et du pillage des ressources de l'Afrique, ainsi que de l'exploitation de la population africaine », a été adressé aux chrétiens du Nord. Le maintien de structures de domination et d'exploitation fondées sur les classes, les genres ou les ethnies est un péché, ont déclaré les participants, en se référant à l'héritage de l'esclavage, de la colonisation et de la mondialisation.

« Les conditions économiques désespérées produites par les déficits commerciaux systémiques, la dette extérieure et les ajustements structurels » qui favorisent la destruction écologique, l'insécurité du travail, la traite d'êtres humains (voir à ce sujet les pp. 25-28 de ce numéro) et les conflits violents à propos des ressources, figurent parmi les points dénoncés dans la déclaration finale. De même que « les politiques commerciales néolibérales et les systèmes de brevets, qui obligent l'Afrique à produire des cultures commerciales pour l'exportation » et excluent les pauvres de l'accès aux soins de santé. (WCC)

■ Info

« Œcuménisme islamique »

La lettre envoyée en octobre passé à Benoît XVI par 138 personnalités musulmanes mérite d'être prise en considération, en particulier par les chrétiens, a souligné le Père jésuite Christian W. Troll dans *La Civiltà cattolica* (01.12. 07). « Celui qui lit cette liste impressionnante de signataires, qui représentent les contextes socio-religieux les plus différents et proviennent du monde entier, doit nécessairement reconnaître qu'il n'existe plus un monde islamique et un monde chrétien enfermés entre des frontières géographiques bien précises. »

Pour lui, l'un des premiers objectifs de cette lettre, intitulée *Une parole commune entre nous et vous*, est de faire en sorte que l'islam soit perçu et admis sérieusement, comme une voix claire et bien articulée, dans le concert global des idéologies mondiales. « Pour ceux qui (...) se trouvent engagés depuis des dizaines d'années dans le dialogue religieux entre chrétiens et musulmans, le seul fait de vouloir rejoindre un ample consensus entre les personnalités qui ont des devoirs de guide dans le monde musulman est déjà intéressant », souligne le Père Troll. « Par cette initiative, on est en train de tracer une sorte d'œcuménisme islamique. »

Le pape, de son côté, s'est déclaré touché par l'initiative de cette lettre et par l'esprit positif qui l'a inspirée. Il a proposé de recevoir une délégation des signataires. Quant au Comité pour les relations avec les musulmans en Europe - établi par le Conseil des Conférences épiscopales européennes (CCEE) et la Conférence des Eglises européennes (KEK) - il a salué lui aussi l'envoi de cette lettre qui « marque une étape importante dans l'histoire de l'islam ».

Le texte complet de la lettre ainsi que la liste des signataires sont disponibles sur www.acommonword.com, site officiel de la lettre.

■ Info

Des Eglises contre des accords de l'UE

L'Union européenne (UE) veut signer de nouveaux Accords de partenariat économique (APE) avec près de 80 pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP), qui ont un accès privilégié aux marchés de l'UE depuis une trentaine d'années. Or ce traitement préférentiel est considéré comme illégal selon les règles de l'OMC. Les nouveaux accords imposeraient aux pays ACP de libéraliser leurs importations provenant de l'UE en échange d'un accès aux marchés de celle-ci.

Fin novembre, lors d'une réunion à Vienne, la Conférence des Eglises européennes (KEK) a estimé que ces accords risquaient d'être un obstacle à l'établissement d'un système équitable de commerce mondial. Le libre-échange entre des économies pauvres et une zone d'échanges commerciaux riche et solide comme l'UE anéantirait les paysans et les industries des pays en développement. Au Mozambique par exemple, où l'Etat a imposé un droit de douane sur la farine importée pour offrir à sa propre industrie une mesure de protection, la signature d'un APE entraînera l'ouverture du marché mozambicain à la farine bon marché, menaçant la viabilité de l'industrie meunière et l'empêchant probablement de se développer davantage.

Mobilité des Européens

Selon Eurofound, une fondation pour l'amélioration des conditions de vie et de travail des citoyens de l'UE, ceux-ci ne sont pas très mobiles : 18 % ont quitté leur région, 4 % se sont installés dans un autre pays de l'Union, 3 % ont quitté l'UE. Les Européens sont freinés par l'emploi d'une autre langue et sont peu enclins à affronter une administration inconnue ; ils craignent aussi de perdre leur réseau social.

La majorité de ceux qui se déplacent le font pour des raisons professionnelles. C'est ainsi que les pays qui connaissent un haut niveau de mobilité géographique (Scandinavie, Royaume-Unis) enregistrent également une forte mobilité professionnelle, et que parmi les citoyens de l'UE les plus mobiles, on trouve les jeunes et ceux qui disposent d'un meilleur niveau de formation. (www.eurofound.europa.eu, 05.11.07).

■ Commentaire

Des choix cornéliens

L'invitation par Nicolas Sarkozy du colonel Kadhafi à Paris, le 10 décembre dernier, a déclenché une tempête de protestations au sein du gouvernement français. Interrogée par la presse, Christina Valtcheva, l'une des infirmières bulgares emprisonnées par le gouvernement libyen et libérées après l'intervention de la France, se serait exclamée : « Ceci nous est égal. Il n'y a pas de morale dans la politique. »

Un adage que l'Eglise tente de combattre, appelant souvent de ses vœux les politiciens à agir selon leur conscience et la doctrine de l'Eglise. Pourtant, même au sein de l'Eglise, à travers toutes les

époques, la raison d'Etat prend par moments le pas sur l'esprit prophétique, les démarches diplomatiques souterraines sur la parole publique forte. La position de Pie XII durant la Seconde Guerre mondiale n'en est qu'un exemple.

Il est facile de juger à posteriori, de remettre en question les raisons avancées à l'époque pour se taire ou flétrir devant la force. Dans le présent, les données complètes du problème nous échappent, et le croyant se dit qu'il doit faire confiance à son Eglise. Cependant, lorsque celle-ci agit en tant qu'Etat, reléguant son rôle de porteur de la Parole en second plan, et qu'elle fait la part belle à la realpolitik, le chrétien ne doit-il pas se faire critique ?

Dernière situation en date : la question de la Chine et du Tibet. Selon le *Hong Kong South China Morning Post* du 05.12.07, le Saint-Siège aurait confirmé aux autorités chinoises que le pape ne recevrait pas le Dalaï Lama en audience au Vatican, en décembre. La rencontre entre le chef religieux des Tibétains et le pape avait pourtant été officieusement confirmée par le Vatican le 31 octobre dernier. Ce qui avait entraîné une réaction négative des autorités chinoises, qui avaient souhaité que le Vatican ne fasse « rien qui puisse blesser les sentiments de la population chinoise » et montre, au contraire, « de la sincérité dans l'amélioration des rapports avec la Chine ». Une amélioration qui concerne, entre autres, la question de la nomination des évêques chinois. Dans la lettre qu'il avait adressée aux catholiques de Chine, le 30 juin 2007, Benoît XVI avait réclamé la liberté de nommer les évêques en Chine. Regrettant de ne pas pouvoir rencontrer Benoît XVI, le Dalaï Lama a rendu hommage à Jean Paul II. « Dès notre première rencontre, nous avons immédiatement développé une étroite correspondance d'idée. Il me manque beau-

coup. Ce fut lui qui prit l'initiative des rencontres d'Assise. Il a toujours eu une grande détermination, même quand les forces l'abandonnèrent. » Comment ne pas le comprendre ?

Lucienne Bittar

■ Info

Progrès pour les enfants

Bonne nouvelle. Le rapport publié par l'UNICEF le 10 décembre, intitulé *Progrès pour les enfants. Un monde digne des enfants*, fait état de développements positifs en ce qui concerne les conditions de vie des enfants dans les pays en développement. La mortalité infantile des enfants de moins de 5 ans a reculé de 24 % par rapport à 1990. Dans les pays concernés par la malaria, les enfants sont trois fois plus nombreux aujourd'hui qu'en 2000 à dormir à l'abri d'une moustiquaire imprégnée d'insecticide. L'accès des mères infectées par le VIH à des médicaments antirétroviraux a passé de 7 à 11 %, ce qui diminue le risque de transmission de la mère à l'enfant.

Mais il reste beaucoup à faire : 143 millions d'enfants continuent de souffrir de malnutrition et 27 % de tous les décès d'enfants sont imputables à la pneumonie et au paludisme.

■ Info

« Miracle » au Malawi

Le Malawi est devenu un pays exportateur de denrées alimentaires, alors que jusqu'en 2005 sa population avait faim. Dans un article au titre évocateur, « Ending famine, simply by ignoring the experts » (*New York Times*, 2.12.07), la journaliste Celia W. Dugger décrit

l'énorme progrès accompli par ce pays d'Afrique sud-orientale depuis que le gouvernement s'est mis à subventionner la distribution de fertilisants et de semences aux paysans locaux. « Après la récolte de 2005, la pire des 10 dernières années, Bingu wa Mutharika, président du Malawi depuis mai 2004, a décidé de suivre ce que l'Occident pratiquait, non ce qu'il prêchait. » Et grâce aux pluies abondantes, la production céréalière du pays est passée de 1,2 million de tonnes en 2005, à 2,7 millions en 2006 et à 3,4 millions en 2007. (Fides)

■ Info

Déviation d'un fleuve brésilien

Le tribunal fédéral de la région de Brasilia n'est pas resté sourd face à la mobilisation contre le projet de déviation du fleuve São Francisco, troisième cours d'eau du Brésil, de 2700 km de long. Il a décrété le 12 décembre, l'arrêt provisoire des travaux de détournement.

L'opposition s'était intensifiée dans le pays au cours du mois de décembre. Lancée par la grève de la faim de Mgr Luiz Cappio, évêque franciscain de Barra (Etat de Bahia), la contestation a gagné de multiples mouvements et associations, en dépit du silence des médias nationaux.

La survie de 15 millions de personnes, à travers cinq Etats du nord-est brésilien, dépend de ce fleuve. Le projet, dont le coût est estimé à deux milliards d'euros, prévoit la construction de 720 km de canaux qui irrigueront des lacs artificiels, des réserves d'eau et des rivières dans une région frappée de sécheresse chronique. Cependant, selon les organisations sociales qui s'y opposent depuis de longues années - depuis le

Mouvement des travailleurs sans terre, à la Commission pastorale de la terre en passant par la Caritas nationale - la déviation ne créera aucune condition d'accès à l'eau pour les agriculteurs les plus nécessiteux de la zone semi-aride : 70 % des eaux déviées dans les canaux serviront à l'irrigation de grandes cultures et d'importants élevages de crevettes, 26 % à l'exploitation industrielle et 4 % seulement à l'usage des populations des aires rurales et urbaines locales.

Jeûnes, lettres de soutien à Mgr Luiz Cappio, marches, manifestations se sont succédés. Mais le dialogue entre le gouvernement et la société civile est rompu depuis le début des travaux entrepris par l'armée, « qui a également installé des chantiers sur des territoires indigènes, un fait hors du commun dans un pays démocratique », a protesté le Conseil national des Eglises chrétiennes du Brésil. (Apic)

Mgr Cappio commentant la lettre adressée au président Lula à propos du projet (fév. 2007)



Un seul maître

« Votre charité le sait, nous n'avons tous qu'un seul maître et, sous son autorité, nous sommes des condisciples. Nous ne sommes pas vos maîtres parce que nous vous parlons du haut d'une estrade ; mais le maître de tous est celui qui habite en nous tous. »¹

Les temps sont durs. Notre mode de vie nous disperse. Notre temps est éclaté. Notre espace est fragmenté. Nous subissons de plein fouet les exigences de la société néo-libérale : mobilité professionnelle, conformisme social, cycle infernal de compétition effrénée, etc. La perte des repères de notre société et la pression constante du système socio-économique à notre égard nous fragilisent. Empêtrés dans de telles contraintes, c'est un miracle de tenir debout. Résister à la folle logique de la loi du marché, insatiable de faire de nous des consommateurs gavés de Vide, exige une force intérieure.

D'où nous vient-elle ? Ce n'est pas un enseignement autoritaire, extérieur, dogmatique cherchant à endiguer la perte des valeurs qui peut fondamentalement nous aider. Au mieux peut-il nous donner quelques repères. Au pis, il fait de nous des mollusques caparaçonnés dans une identité friable et méfiante. Or les récits évangéliques nous engagent à la liberté, celle d'adultes dont la colonne vertébrale est souple et ferme : de la souplesse de l'Esprit et de la fermeté de la Parole accueillie.

Dans l'Évangile, la foi en Jésus fait sortir de l'anonymat celui qui y risque sa liberté. Elle lui donne son identité profonde. L'exclu, quel qu'il soit, est sauvé par Celui qui l'appelle à la guérison.

Peu importe qu'ensuite il ne devienne pas explicitement disciple du Christ. Ce qui compte, c'est le dynamisme qui le guérit et le fait tenir debout. L'Esprit saint - « Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui » - fait accéder à ce goût unique d'être soi-même et au courage de vivre sans peur. Il ouvre l'intériorité à cette nouvelle profondeur où habite Celui que l'on croyait au ciel ou absent du monde. La démesure de l'amour éprouvé fonde alors celui qui se laisse appeler et lui donne d'exister sans avoir à se justifier.

L'expérience de Taizé, que nous venons de vivre à Genève, le confirme.² Que des milliers de jeunes découvrent, dans une atmosphère faite à la fois d'intimité et de solidarité, Celui qui les relie et leur donne de se tenir debout indique la voie à prendre : avoir pour seul maître Celui qui donne d'habiter la terre en toute justice. Son autorité se perçoit par le témoignage du service désintéressé. Sa seule estrade est la vie de ceux qui deviennent pèlerins de la confiance.

Luc Ruedin s.j.

1 • Augustin, Sermon 134.

2 • Cf. Blaise Menu, « L'émotion au service de la foi. Taizé à Genève », in *choisir* n° 576, décembre 2007, pp.13-16.

Une prière œcuménique

Notre Père

••• Claude Ducarroz, Fribourg
Prévôt de la cathédrale

Père. Dieu n'est pas nommé dans la prière que Jésus apprend à ses disciples. Mais il y a le mot « Père », un vocable qui exprime une relation privilégiée, dans le registre de la vie et de l'amour. Qui dit père dit aussitôt fils. C'est d'abord le Fils, l'unique, qui s'adresse à Dieu comme à son Père... et le nôtre (Jn 20,17). Nous savons par ailleurs que dire *Abba* implique l'intervention de l'Esprit, que ce soit pour Jésus (Lc 10,21) ou pour les chrétiens (Gal 4,6). La prière du Seigneur est donc une démonstration trinitaire. Elle place ceux qui prient ainsi au cœur d'une relation qui suppose, en Dieu même, la communion dans l'unité à partir de la pluralité des personnes.

Ce qui est divin en ce Dieu-là, à savoir la réconciliation éternelle de l'unité et de l'altérité dans un être d'amour infini, est aussi le chemin des chrétiens pour leur vie ecclésiale. C'est bien ce que Jésus rappelle dans son ultime prière au Père avant d'entrer dans sa passion. Quand il supplie le Père pour l'unité des siens, il retrouve les accents trinitaires qui postulent l'union la plus profonde dans la diversité respectée : « Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous afin que le monde croie » (Jn 17,20).

Mettre en pratique cet idéal pour lequel Jésus a tant prié, c'est donner un visage concret à la prière du Seigneur. Il y a donc déjà de l'œcuménisme dans le premier mot du *Notre Père*.

En communauté

Notre. Cette œcuménicité est confirmée par le deuxième mot, « notre ». Car il ne s'agit pas ici d'une prière individualiste, voire intimiste. La paternité de Dieu, telle que le Christ nous invite à la solliciter, se conjugue au pluriel. Ou plutôt en communauté. Le Dieu de Jésus est le Père de tous puisque nous n'avons qu'un seul Père qui est dans les cieux (Mt 23,9). Sa maison contient de multiples demeures. Son cœur, puisqu'il se définit comme Amour, est absolument universel. Ce qui signifie qu'aucun individu, aucune Eglise ne peut se l'accaparer pour en faire une propriété exclusive ou une revendication conflictuelle.

La fraternité est corrélative de cette divine paternité. Elle doit être aussi large qu'elle. Si elle commence dans la fraternité chrétienne la plus vaste, telle qu'elle jaillit de l'unique baptême, elle est appelée à s'étendre à toute l'humanité créée à l'image de la Trinité (Gn 1,26). L'œcuménisme chrétien est au service de la com-

méditation

Depuis 1966, tous les chrétiens de langue française peuvent prier ensemble le « *Notre Père* » (Mt 6,9-13) avec les mêmes paroles, grâce à une traduction œcuménique désormais introduite dans nos liturgies. Mais avons-nous conscience que le contenu de cette prière nous incite à pousser encore plus loin le rapprochement œcuménique ? Visite au pays de la « prière dominicale », un témoignage trinitaire au service de la communion universelle.

munion universelle des humains. N'est-ce pas rendre notre devoir d'œcuménisme encore plus pressant puisqu'il a une vocation missionnaire aux dimensions de l'amour sans frontière de Dieu ? En étant toujours plus ensemble, comme des frères et sœurs que nous sommes, nous hâtons le jour de la pleine révélation de Dieu comme Amour sans limite et sans fin pour toutes ses créatures.

Quels cieux ?

Qui es aux cieux. Cet amour-là est à la fois infiniment proche et infiniment élevé. Pour dire sa puissance altière, Jésus indique, à la mode juive, que ce Père est céleste. Pas pour désigner son habitat dans un éther séparé de nous, quelque part dans les nues, mais pour signifier sa grandeur toute-puissante, totalement enveloppante. En même temps, puisqu'il s'agit de la grandeur d'un père, on peut deviner (telle est la grande révélation du Christ) que ce tout-autre céleste est aussi un tout-proche terrestre, un père de famille nombreuse. L'incommensurable est devenu familier sans cesser d'être immense. Beauté de la divine paternité ! Et le travail œcuménique, notamment dans les foyers interconfessionnels, n'est-il pas un hommage toujours neuf à cette beauté ?

Au nom du Père

Que ton nom soit sanctifié. Nous le savons bien : le nom, y compris celui de Dieu-Père, c'est son être total, son mystère, sa personnalité. Ce nom a été invoqué sur nous au jour de notre baptême. Nous avons été appelés et consacrés par Dieu pour la gloire de son nom. C'est ce qui fait notre unité de base, ineffaçable, le secret de notre fraternité fon-

damentale. Dans le nom de Dieu-Père, nous avons été plongés pour boire à sa vie et nous nourrir de son amour.

Notre vocation commune est alors très claire : collaborer tous ensemble afin que ce nom béni soit connu, honoré, adoré. Seul Dieu peut révéler le nom ineffable et le faire briller à la face du monde. Mais les chrétiens sont les porte-noms de leur Dieu. Ils signent ce nom par leur communion dans l'amour et dans la vérité. Ils le désignent dans l'histoire comme Jean-Baptiste le faisait pour le Christ. A cet effet, il faut qu'ils soient unis, un peu comme une main levée vers le ciel. Il peut y avoir plusieurs doigts, mais la main est unique.

Que nos diversités soient assez en communication et en synergie les unes avec les autres pour que nous sanctifions tous le même nom, si adorable et si aimable. Jésus n'a-t-il pas prié pour que nous soyons gardés dans le nom du Père grâce au témoignage de notre unité (Jn 17,11) ?

Quel règne ?

Que ton règne vienne. L'unité parfaite des chrétiens est-elle une utopie impossible ? Sûrement pas, même si elle est encore loin d'être réalisée. Le règne de Dieu, c'est la joie de ses enfants réunis par son amour. Il ne s'agit pas pour eux d'établir une théocratie sur la terre pour l'imposer en brandissant la croix, mais de manifester combien l'Evangile règne joyeusement sur leurs pensées et leurs actions. Jusqu'à donner envie à d'autres de venir goûter au banquet de cette communion.

Encore faut-il progresser dans cette disponibilité à laisser Dieu régner en nous et par nous. Demander que ce règne vienne, c'est confesser qu'il a déjà commencé à se concrétiser par l'Eglise. C'est

aussi reconnaître humblement que nous avons encore du chemin à accomplir. Dans cette tension entre le déjà là et le pas encore, il y a, entre autres, le voyage œcuménique. Nous le parcourons à petits pas chaque jour quand nous nous rencontrons pour prier, pour scruter la parole, pour servir ensemble. Oui, par là vient et survient peu à peu le règne de Dieu, d'abord comme un don merveilleux, mais aussi comme une tâche bienheureuse.

Une volonté ferme

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Dieu le veut ! Qu'est-ce que sa volonté ? Jésus nous l'a répété : que les enfants de Dieu encore dispersés soient rassemblés dans l'unité (Jn 12,52) comme un seul troupeau sous la guidée d'un seul pasteur (Jn 10,16). Dans le ciel, par la communion des saints, la famille est déjà réunie. Elle chante, unanime, la gloire de Dieu. Ici-bas, nous sommes encore en route. Les chrétiens sont en voie de rassemblement grâce au mouvement œcuménique et grâce à tant d'initiatives prophétiques dans toutes les Eglises. Quelque chose du ciel s'écrit sur la terre chaque fois que nous progressons en marchant à la rencontre sincère les uns des autres. Et comme nos noms sont inscrits dans les cieux (Lc 10, 20), nous pouvons croire que le Seigneur nous grave dans son livre de vie chaque fois que nos lettres se rapprochent pour constituer un texte de fraternité vraie dans nos Eglises et entre elles.

Signe et sacrement de l'unité du genre humain, l'Eglise une et unie est invitée à se laisser dessiner par Dieu comme une parabole vivante de l'humanité réconciliée, en attendant la récapitulation parfaite et définitive dans le Christ total à la fin des temps. *Marana tha !*

Le pain pour la marche

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pour le moment, il nous faut donc marcher sans cesse sur un chemin qui monte à la rencontre du Père et de nos frères, inséparablement. Tous - les personnes et les Eglises - nous suons sur cette route de conversion. Heureusement, il y a le pain, comme un viatique absolument vital.

Ce pain, que nous demandons au Seigneur pour aujourd'hui et pour demain, c'est d'abord la Parole de Dieu, lumière sur nos pas hésitants. C'est aussi l'eucharistie, le sacrement de l'unité, que nous recevons de Dieu et que nous célébrons entre nous. Car puisqu'il n'y a qu'un seul pain à partir d'innombrables grains, nous sommes appelés à former un seul corps (I Co 10,17). Je ne puis demander ce pain pour moi sans le souhaiter aussi pour tous mes frères et sœurs de la même famille.

Sans oublier de supplier aussi pour le pain matériel dont tous les hommes ont besoin pour vivre dignement, nous savons que nous avons surtout faim de la présence de Dieu, qui seul peut nous rapprocher jusqu'à ce que nous soyons enfin rassemblés autour de la même table. Là encore, c'est le projet œcuménique qui est visé au cœur de la prière du Seigneur, une prière à saveur eucharistique. En attendant le retour de Jésus.

L'incontournable pardon

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Mais comment nous retrouver vraiment, par exemple à la table eucharistique, sans passer par la conversion des coeurs ? Nous avons tant à nous faire pardonner. Et à pardonner, évidemment. Sans pardon, il n'y a pas d'unité

méditation

possible, il n'y a pas d'œcuménisme vrai. Demander pardon ensemble à Dieu parce que nous sommes tous des enfants infidèles à l'amour de notre Père. Demander l'esprit de pénitence entre nous parce que nous ne pouvons esquiver le passage - crucial et pascal - par la réconciliation inter-fraternelle.

Si le pardon de Dieu est la racine de tout, le pardon entre les frères est le fruit indispensable mûri sur l'arbre de la croix, ainsi que Jésus l'a montré et dit. Il y a encore de belles liturgies de pardon à célébrer et à prolonger. C'est ça aussi, l'œcuménisme.

Les tentations

Et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Aborder la tentation, c'est un sujet fort difficile. Dieu nous pousse-t-il dans les épreuves de la tentation ? Pas lui sans doute, mais la tentation existe bel et bien en nous et dans nos Eglises, à l'image des tentations que Jésus a affrontées dans le désert. Nos Eglises n'ont-elles pas succombé aux tentations du pouvoir mondain, de l'orgueil intellectuel, de la gloriole impérialiste ? Le bilan de l'histoire et de nos histoires n'est pas toujours reluisant.

Si nous ne pouvons pas effacer nos passés, même en les confiant à la miséricorde de Dieu, nous devons surtout en tirer les leçons pour aujourd'hui et pour demain. Nous serons toujours tentés de multiples manières dans le monde ambigu où nous devons vivre. Que le Seigneur nous aide à surmonter ces tentations par un effort continual de retour à sa parole, dans la confiance en sa grâce. Le Mal demeure aux aguets. Le Malin est à l'affût, y compris dans nos communautés, malgré toutes les bonnes volontés.

Demander délivrance et vigilance, c'est aussi supplier pour que nous nous entraînions dans l'œuvre de la sainteté. La grâce du salut passe souvent par le frère différent qui nous interpelle et nous aide à nous relever.

La gloire de Dieu

Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire. L'œcuménisme réussi, dans les cœurs et dans les doctrines, dans la spiritualité et dans les institutions, par les sacrements et par les divers ministères, ne peut que rendre gloire à Dieu. « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire », chantait le psalmiste (Ps 115,1). Chaque progrès sur le chemin de l'unité telle que le Christ la veut, par les moyens qu'il veut, est un hommage à la puissance de Dieu, une pierre dans l'édification de son règne, un éclat de sa gloire qui déjà illumine notre terre.

Le *Notre Père*, c'est tout un programme d'œcuménisme concret. Puisque nous le prions ensemble de tout notre cœur, nous savons que rien ne se fait ni ne se fera hors de sa grâce. Puisque Jésus nous a demandé de le supplier sans cesse avec lui pour l'unité, nous sommes convaincus qu'il nous exaucera en son temps. C'est dire combien nous sommes invités à persévéérer sur cette route, avec lucidité et courage, certains d'accomplir sa volonté, même à coups d'avancées modestes. Car rien n'est impossible à Dieu, et surtout pas la réconciliation de ses enfants qu'il aime plus que tout.

CI. D.

L'Eglise en son miroir

••• **Pierre Emonet s.j.**

Le document *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine sur l'Eglise*, publié le 10 juillet 2007 par la Congrégation pour la doctrine de la foi, est assez court. Après une brève introduction, il répond à cinq questions de façon assez péremptoire, à la manière d'un catéchisme d'autrefois, sans argumentations susceptibles de prouver la doctrine exposée, se contentant de rappeler l'enseignement du Magistère. Un commentaire légèrement plus explicite accompagne la Déclaration, sans pour autant apporter beaucoup plus d'explications.

Les questions posées se réfèrent à l'interprétation de l'enseignement du concile Vatican II qui affirmait que l'Eglise du Christ, « comme société constituée et organisée en ce monde, c'est dans l'Eglise catholique qu'elle se trouve (*subsistit*), gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui, bien que des éléments nombreux de sanctification et de vérité subsistent hors de ses structures, éléments qui, appartenant proprement par don de Dieu à l'Eglise du Christ, appellent par eux-mêmes l'unité catholique ».¹ Cette affirmation a fait couler beaucoup d'encre, et la Congrégation a estimé qu'il était temps de proposer une interpréta-

tion officielle, bien que la fameuse Déclaration *Dominus Jesus* l'ait déjà fait en août 2000.

Les cinq questions posées sont les suivantes. Le concile Vatican II a-t-il changé la doctrine antérieure sur l'Eglise ? Comment doit être comprise l'affirmation selon laquelle l'Eglise du Christ subsiste dans l'Eglise catholique ? Pourquoi utilise-t-on l'expression « subsiste » et non pas tout simplement le verbe « est » ? Pourquoi le concile Vatican II attribue-t-il le nom d'Eglises aux Eglises orientales séparées de la pleine communion avec l'Eglise catholique ? Et pourquoi les textes du Concile et du Magistère postérieur n'attribuent-ils pas le titre d'Eglises aux Communautés chrétiennes nées de la Réforme du XVI^e siècle ?

Comme on le constate, tout tourne autour de l'écclésiologie de Vatican II, en particulier de la relation de l'Eglise catholique aux autres Eglises et Communautés chrétiennes.

Ce qu'a dit le Concile

La formulation approuvée en 1964 représente une notable évolution dans la conception qu'a d'elle-même l'Eglise catholique romaine. Un premier schéma présenté au Concile en 1963 disait : « Cette Eglise (du Christ) comme société constituée et organisée en ce monde, c'est l'Eglise catholique... »

1 • Constitution dogmatique sur l'Eglise, n° 8.

églises

L'Eglise catholique a publié cet été un document dans lequel elle refuse le titre d'Eglises aux Communautés ecclésiales issues de la Réforme. Une déclaration qui a fortement heurté les réformés et qui a été vécue par de nombreux catholiques comme un retour en arrière. De fait, le document a réveillé l'affrontement entre deux ecclésiologies et deux manières de comprendre l'écuménisme.

églises

Des Pères, entraînés par le cardinal Liénart, ont réagi, faisant remarquer que cette affirmation était inacceptable, parce qu'elle établissait une équation entre l'Eglise du Christ et l'Eglise catholique romaine. Or, si l'Eglise est le Corps du Christ, elle ne saurait être totalement incluse dans les limites juridiques et socio-logiques de l'Eglise romaine. Débordant les structures visibles d'une institution, ce Corps mystérieux du Christ est présent partout où se trouvent les membres du Christ, au point qu'on peut dire avec saint Augustin que l'Eglise des saints (c'est-à-dire des fidèles) est plus vaste que l'Eglise des sacrements.² Actuellement, aucune Eglise n'est coextensive au Corps mystique.

La nouvelle formule soumise à discussion a donné lieu à tout un débat théologique : 13 évêques demandèrent de garder la première rédaction, 19 proposèrent de dire, « c'est dans l'Eglise catholique qu'elle se trouve de *manière intégrale* », et 25 « qu'elle se trouve de *droit divin* ». Le Concile a finalement choisi l'expression « se trouve/*subsistit* » sans ajout restrictif, parce qu'elle concorde mieux « avec l'affirmation selon laquelle il y a aussi ailleurs que dans l'Eglise catholique des éléments ecclésiaux ».

Si l'Eglise catholique a conscience d'être l'Eglise fondée par le Christ, elle reconnaît qu'elle n'a pas l'exclusivité de « l'ecclésialité », qu'il y a ailleurs, en dehors d'elle, des éléments de salut et de vérité constitutifs de l'Eglise du Christ. Cet « ailleurs » n'est plus conçu comme un vide ecclésial, puisque les Eglises et les Communautés séparées sont des moyens de salut, animés par l'Esprit du Christ.³

Même si le Concile veut se situer dans la continuité de l'enseignement du Magistère précédent,⁴ le changement de perspective est important. On ne se trouve pas seulement en présence d'une

nouvelle manière de parler des autres Eglises, mais d'une nouvelle conception de leur rôle comme moyen de salut.

Restauration de l'unité

Les conséquences pour le dialogue œcuménique ont été importantes. Du moment que le Corps du Christ dans sa parfaite réalisation ne s'identifie pas totalement avec l'Eglise catholique, elle aussi est tendue vers la parfaite réalisation du Christ. Dès lors, les catholiques ne parlent plus de l'unité comme d'un « retour » au bercail des enfants prodiges, mais du « rétablissement » de l'unité, d'une « restauration » qui exige l'engagement de tous. On est passé d'une conception statique de l'unité, fondée sur la notion de société parfaite, à une notion dynamique, fondée sur la notion de corps en croissance.

Certes, cette unité du Christ n'est pas conçue comme le simple résultat d'une conspiration des diverses Eglises et Communautés telles qu'elles sont aujourd'hui, mais comme un processus de croissance, une dynamique qui se développera à mesure que les Eglises et les Communautés chrétiennes seront convaincues qu'elles ont toutes besoin d'apprendre les unes des autres.⁵ Comme l'a

2 • Cf. intervention du cardinal Liénart au concile, *Acta synodalia II/4*, pp. 126-127.

3 • Cf. *Vatican II, Décret sur l'œcuménisme*, n° 3.

4 • Voir en particulier l'encyclique *Mystici corporis* de Pie XII.

5 • Roberto Tucci, « Mouvement œcuménique, COE et Eglise catholique », in *Documentation catholique* n° 1523 (1968), pp. 1477-1489. Cf. aussi une conférence sur le *subsistit* prononcée par le cardinal Willebrands, président du Secrétariat pour l'unité des chrétiens, devant le National Workshop for Christian Unity à Atlanta (5 mai 1987), puis le 8 mai devant l'Institute for Ecumenics, in *Documentation catholique* n° 1953 (1988), pp. 35-41.

rappelé à propos le Groupe des Dombes, le chemin de l'unité exige une conversion.⁶

Bien que cette interprétation soit partagée par de très nombreux théologiens et commentateurs du Concile, la Congrégation pour la doctrine de la foi la soupçonne de relativisme. Dans un commentaire joint à la récente Déclaration, elle précise qu'on ne peut pas dire que l'Eglise du Christ n'existe plus nulle part aujourd'hui (sous-entendu, elle existe dans l'Eglise catholique), ni qu'elle doit être considérée comme la résultante de la somme des Eglises et des Communautés existantes. En choisissant de dire *subsistit in*, le Concile a voulu signifier qu'il n'existe qu'une seule subsistance de la véritable Eglise.

En mettant ainsi l'accent principalement sur l'aspect social et juridique de l'unité, la Congrégation donne l'impression de ne pas rendre suffisamment compte du mystère du Corps du Christ, plus vaste que l'institution catholique romaine.

Communautés ou Eglises

La cinquième question demande pourquoi le Magistère refuse le titre d'Eglises aux Communautés issues de la Réforme. Pour répondre, la Congrégation se contente de reprendre à son compte le propos de *Dominus Jesus* : ces Communautés ne sont pas des Eglises parce qu'elles n'ont pas retenu la succession

6 • Groupe des Dombes, *Pour la conversion des Eglises. Identité et changement dans la dynamique de communion*, Centurion, Paris, 1991.

7 • *Dominus Jesus*, n° 17.

8 • *Décret sur l'œcuménisme*, n° 4.

9 • *Ad nauseam*, titrait le journal *Réforme* (12-18 juillet 2007).

10 • Cf. pasteur Philippe Reymond, in *Tribune de Genève* (13 juillet 2007).

apostolique, ni conservé l'eucharistie valide, deux éléments essentiels de la définition de l'Eglise selon l'ecclésiologie catholique romaine.⁷

La distinction entre la notion d'Eglise et celle de Communauté ecclésiale vient du Concile.⁸ Mais depuis, les progrès du dialogue œcuménique avaient relégué à l'arrière-plan cette question de vocabulaire théologique et les catholiques ont continué à considérer les Communautés protestantes comme des Eglises.

Les précisions théologiques de *Dominus Jesus* avaient déjà été ressenties comme un véritable affront ; l'insistance de la Congrégation à raviver la polémique a heurté la sensibilité des réformés, qui ont clamé leur indignation.⁹ Au nom de quoi l'Eglise catholique imposerait-elle aux Eglises réformées sa définition de l'Eglise ? Comment le Vatican a-t-il l'outrecuidance de dicter aux autres les conditions du dialogue ? (Wipf)

D'autres ont reconnu, avec raison, que le texte ne dit rien de nouveau, qu'il est à usage interne (Birmelé) et qu'il constitue même un aveu de faiblesse : « Lorsque la Congrégation publie un document pour dissiper les incompréhensions erro- nées quant à l'identité catholique, au sein même de l'Eglise de Rome, et se faisant s'autorise à définir celle des autres Eglises sans leur demander leur avis, c'est regrettable. »¹⁰

Du côté catholique, le document a tout autant déçu. Sans se hasarder sur le terrain théologique, les fidèles engagés dans le dialogue œcuménique lui ont reproché de manquer singulièrement de tact et de méconnaître ce qui se passe sur le terrain.

De fait, deux ecclésiologies s'affrontent. Pour les catholiques, la succession apostolique et le lien entre l'eucharistie et le sacrement de l'ordre sont les éléments essentiels qui permettent de vérifier si l'Eglise fondée par le Christ subsiste

églises

comme réalité historique.¹¹ Selon la conception de la Réforme, « l'Eglise est là où l'Evangile est annoncé, où les sacrements sont célébrés conformément à l'Ecriture et où la communauté témoigne et sert le monde. Ce qu'est l'Eglise, comment nous la comprenons d'un point de vue protestant, cela peut s'exprimer en une phrase : "Là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux" (Mt 18,20). »¹²

Le fond du problème

Deux conceptions qui inspirent deux manières de concevoir l'œcuménisme. Celui pratiqué par les Eglises orthodoxes et l'Eglise catholique, qui aspirent à une unité visible, et celui des Eglises de la Réforme, qui parlent de différentes « substances » (concrétisations) de l'Eglise fondée par le Christ.

Pour ces dernières, l'unité de l'Eglise réside dans la somme de toutes les Eglises et Communautés ecclésiales existantes, qui ne sont pas nécessairement appelées à s'unir mais uniquement à se reconnaître mutuellement dans leur diversité. Ainsi, les deux grandes confessions occidentales ne sont que deux formes ou variantes de la seule et unique Eglise du Christ.

C'est pourquoi, les Eglises de la Réforme se considèrent comme des Eglises à part entière et regardent l'Eglise catholique romaine comme une Eglise sœur, alors que celle-ci, en se posant en seule héritière de l'Eglise du Christ, remet en question les acquis du dialogue œcuménique et s'exclut de la communion universelle.¹³

Pour défendre à tout prix la thèse que le Concile n'a rien apporté de nouveau, la Congrégation reprend fidèlement l'interprétation proposée naguère par le cardinal Ratzinger dans *Dominus Jesus*. Elle

donne ainsi l'impression de minimiser l'importance du changement opéré par le concile Vatican II.

De nombreux théologiens font une lecture plus nuancée de l'enseignement du Concile, qui semble mieux rendre compte de l'intention des Pères qui ont opté pour la nouvelle formule, précisément afin de laisser ouverte la question des relations entre l'Eglise et les Eglises.

Rassurer

Peut-être faut-il chercher ailleurs que dans la théologie la justification du document contesté. Une motivation plus politique a bien pu inspirer l'interprétation proposée par la Congrégation. La coïncidence entre la publication du *Motu proprio* restaurant le rite tridentin (7 juillet) et le document de la Congrégation (10 juillet) n'a pas échappé aux observateurs, qui y ont vu une manœuvre pour rassurer les traditionalistes et aplanir le chemin du retour pour les schismatiques. Le Vatican se montrerait plus soucieux de l'unité à l'intérieur de l'Eglise catholique que de celle avec les frères séparés. Le théologien dominicain Hervé Legrand fait remarquer que si le *Motu proprio* satisfait les requêtes liturgiques des traditionalistes, encore fallait-il exorciser leur crainte d'une « protestantisation » doctrinale de l'Eglise postconciliaire.¹⁴

P. E.

11 • Cf. **Mgr Koch**, *Introduction sur l'arrière-plan théologique du nouveau document de la Congrégation pour la doctrine de la foi concernant la doctrine sur l'Eglise* (10.07.2007).

12 • **Thomas Wipf**, discours à l'Assemblée des délégués de la FEPS, 5 novembre 2007.

13 • Communiqué de la FEPS, 10 juillet 2007.

14 • Cf. *Réforme*, op. cit.

Une glorieuse pagaille

L'Eglise primitive

••• **Jerry Ryan, Winthrop, MA (Etats-Unis)**
Ecrivain

Je ne suis pas certain que nous aimions vraiment revenir à la « pureté » de l'Eglise primitive, époque où l'orthodoxie était encore mal définie, où plusieurs traditions locales s'élaboraient pratiquement sans surveillance ni coordination, où sourdaient partout jalousies et rivalités. L'Eglise était si diverse que l'on parle aujourd'hui des « formes alternatives de christianisme » proposées par l'Eglise ante-Nicée.

Cette formule est trompeuse. Elle implique que ces alternatives étaient équivalentes et présentaient simplement des aspects différents du message d'origine. La réalité est plus complexe. L'Eglise primitive n'est arrivée que graduellement à approfondir le don dont elle avait reçu la charge. Ce processus est d'ailleurs toujours en cours.

Il serait naïf de croire que les communautés chrétiennes primitives ont évolué parallèlement et au même rythme. Les textes qui allaient devenir canoniques n'étaient encore qu'en gestation ou tout au moins n'étaient pas encore officiellement reconnus comme *Ecritures*. Ils coexistaient avec de multiples écrits rejetés par la suite mais qui, à l'époque, influençaient leur propre Eglise. Le bon

grain et l'ivraie poussaient ensemble et il n'était pas facile de les distinguer étant donné le manque de critères pour ce faire.

Tentations

C'est aux extrémités de la gamme d'interprétation que se rencontraient les pires tentations. Les gnostiques essayaient d'assimiler et de redéfinir le message évangélique au regard de leur propre système, et les juidaisants cherchaient à réconcilier la loi et l'Evangile.

Dans un excellent article sur l'*Evangile de Judas*,¹ Jack Miles décrit le gnosticisme comme une sorte de polythéisme multiculturel et syncrétique, qui préférrait absorber tout le monde plutôt que de se joindre à personne. Les gnostiques n'avaient pas de canon précis et n'en désiraient pas d'ailleurs. Dans un tel contexte, il serait exagéré de parler d'un christianisme gnostique. Cela équivaudrait à parler aujourd'hui d'un christianisme hindou, qui définirait le Christ comme un avatar de Brahma, ou encore d'un christianisme islamique, qui interpréterait le Christ comme un précurseur de Mahomet.

De fait, c'est certainement la tentation judaïsante qui fut la plus dangereuse aux

Le succès du « *Da Vinci Code* », la publication de l'*« Evangile de Judas »* ont attiré l'attention du public ces dernières années sur les origines du christianisme. La description assez idyllique qu'en donne Luc dans les Actes des Apôtres se voit contestée. Version édulcorée d'une période infinité plus chaotique ? Certes, mais surtout base d'un processus toujours en cours : la manifestation de l'Esprit dans le cœur des hommes, en vue de l'émergence du Royaume.

1 • In *Commonweal*, New York 06.02.06.

églises

premiers temps du christianisme. Elle persista durant plusieurs siècles, sous une forme ou une autre.

L'Eglise est née à Jérusalem lors de la descente de l'Esprit saint sur une communauté de disciples réunis pour prier. Jusqu'à la destruction de la ville, l'Eglise de Jérusalem fut donc le foyer d'origine de l'Eglise universelle. Son chef fut ce mystérieux Jacques, « frère du Seigneur ». Voilà qui laisse perplexe car, dans les Evangiles, la famille de Jésus ne semble pas comprendre grand-chose à sa mission. Pourtant les Apôtres traitaient Jacques avec déférence et recherchaient ses conseils et son approbation. Après son martyre, la tradition rapporte qu'un autre parent de Jésus lui succéda, son cousin Simon, fils de Cléophas, puis, plus tard, les petits-fils de Jude, un autre « frère du Seigneur ». Ceci ressemble assez à une succession dynastique, dans l'esprit de celle des grands prêtres juifs... La décision prise au concile de Jérusalem d'admettre les *gentils* sans les obliger à suivre la loi dans toute sa totalité,

tout en leur imposant l'accomplissement de certains préceptes, n'implique pas que les non-juifs aient été reçus par l'Eglise de Jérusalem en tant qu'égaux. Les conditions qui leur étaient imposées étaient les mêmes que celles que les autorités juives réclamaient des « gentils craignant Dieu » : ceux-ci étaient officiellement perçus comme sympathisants, sans plus ; une section spéciale du Temple leur était réservée.

Luc ne cache pas le fait que « les partisans de Jacques » aient été responsables de l'arrestation de Paul à Jérusalem. Dans sa lettre à l'Eglise de Corinthe, Clément de Rome mentionne que ce fut par « envie et jalouse » que Paul et Pierre furent livrés aux Romains - une allusion probable aux calculs des judéo-chrétiens. Plus tard, les écrivains chrétiens qui citeront ce passage ométeront la référence à Pierre et à Paul - probablement par désir d'effacer une trahison trop douloureuse à rappeler.

L'intention des remarques précédentes n'est pas de minimiser les richesses uniques du judéo-christianisme.² Il reste vrai pour toujours qu'Israël est la vigne d'origine et que nous ne sommes que des branches greffées sur elle. Le salut vient des juifs. Les communautés judéo-chrétiennes ont spontanément préservé la continuité naturelle entre les deux Testaments. On en retrouve des traces dans l'ancien rite chaldéen, avec ses cycles liturgiques de Moïse et d'Elie (la loi et les prophètes). Dans les ruines des basiliques chrétiennes des III^e et IV^e siècles en Terre sainte, on voit encore des représentations de Menoras et des niches pour la Torah. Le judéo-christianisme sur-

Le Christ donne la Loi, entouré des Apôtres (IV^e siècle). Basilique S. Ambrogio de Milan



2 • Cf. **Frederic Manns**, *Essais sur le judéo-christianisme*, SBF, Jérusalem 1977 et *Les racines juives du christianisme*, Presses de la Renaissance, Paris 2006, 306 p. (n.d.l.r.)

vécut à la destruction de Jérusalem pendant plusieurs siècles, sous des formes variées, dans toute sa grandeur, mais aussi avec tous ses risques.

L'Eglise universelle fut donc à l'origine l'Eglise locale des juifs de Jérusalem. Elle s'est définie en termes de traditions qui constituaient l'identité d'Israël. Certes, chaque étranger présent à Jérusalem le jour de la Pentecôte entendit les Apôtres s'exprimer en sa propre langue, mais en fait ceux-ci parlaient araméen. Ils formulèrent le message qui leur était confié tel qu'ils le comprenaient eux-mêmes, suivant leurs capacités limitées par leur culture et leur intelligence.

Le Saint-Esprit n'a pas transformé les Apôtres en théologiens polyglottes. Il s'est servi de leurs faiblesses pour en tirer des miracles, donna à leurs paroles le pouvoir de guérir les malades et de ressusciter les morts, leur rappela ce que Jésus leur avait appris, les guida dans leurs interprétations de son message en leur offrant un instinct très sûr.

Les Apôtres n'ayant pas tous les mêmes intuitions, il en fut de même pour les communautés nées de leurs prédications. Chaque Eglise locale reçut l'Esprit dans toute sa plénitude, mais elle ne fut capable d'articuler qu'une partie du message de Jésus. Cela ne fut pas forcément un mal. Certains aspects de la vérité ne seraient probablement jamais apparus sans ces interprétations locales, qui allaient cependant causer de sérieuses difficultés au moment où l'on sera tenté de les transformer de partielles en absolues et de rejeter tout nouvel aperçu sur l'Evangile.

Raymond Brown³ remarque que la plupart des « hérésies » de l'Eglise primitive furent des hérésies conservatrices : soit

un refus d'accepter tout approfondissement de l'identité de Jésus et du sens de ses actes, soit un blocage sur l'un des aspects du mystère ineffable, rejetant tout corollaire apparemment paradoxal. Les gnostiques auraient pu admettre l'avatar d'un Dieu inférieur, et donc d'un homme inférieur parce que ce dieu ne serait pas pleinement homme non plus. Les judaïsants auraient pu admettre un prophète inférieur à Dieu. Mais ce que gnostiques et judéo-chrétiens avaient du mal à accepter, c'est l'idée que le Dieu unique d'Israël soit en vérité devenu l'un de nous.

Le christianisme lui-même a mis plusieurs siècles à articuler clairement les implications de la plus fondamentale de nos croyances : l'incarnation. Le concile de Nicée proposa des critères objectifs de la vraie foi, l'Eglise élabora par la suite un canon de ses écrits inspirés, mais les disputes continueront. Seul leur contexte différera.

Relations tendues

Il ne faut pas oublier que les Apôtres eux-mêmes, après la Pentecôte, ne devinrent pas parfaits. Le Nouveau Testament résonne partout de leurs disputes. Pierre et Paul, que l'art et la tradition représentent comme souche commune et piliers de l'Eglise, ne s'entendaient pas très bien. Antioche n'était pas de taille à les contenir tous deux. Même après que les écrits de Paul aient été reconnus comme inspirés, ceux qui suivaient la tradition de Pierre ne lui firent pas toujours très confiance : « Il se rencontre [dans ces lettres] des points obscurs, que les gens sans instruction et sans fermeté détournent de leur sens - comme d'ailleurs les autres Ecritures - pour leur propre perdition » (II P 3,16).

3 • *La mort du Messie. Encyclopédie de la Passion du Christ, de Gethsémani au tombeau*, Bayard, Paris 2005, 1702 p. (n.d.l.r.)

églises

Au lieu de parler de christianismes alternatifs, il vaudrait donc mieux parler de « christianismes atrophiés ». La parabole du semeur s'applique aussi bien aux groupes qu'aux individus.

Teilhard de Chardin emprunte à la paléontologie le concept de « tige montante », c'est-à-dire l'élan, le germe authentique au cœur d'un processus d'évolution, sa force directrice, son dynamisme interne. En évoluant, la tige produit inévitablement des branches qui dépérissent un jour ou l'autre, mais l'élan qui la pousse dure jusqu'à ce qu'elle accomplisse son but.

Voilà une parfaite image de notre assimilation de la révélation. Le germe se développe, pousse en ligne droite malgré les apparences, mais pas dans toutes ses branches : il y a des déviations et des culs-de-sac. Cependant, le dynamisme de la graine continue d'agir et de se déployer, même si ce ne sont que quelques élus qui restent porteurs de l'espérance humaine.

En un mot, l'Eglise primitive fut une pagaille glorieuse : une pagaille, parce que les branches variées du christianisme avaient des relations tendues ; glorieuse, parce que malgré et peut-être grâce à cette pagaille, le Saint-Esprit dirigeait l'humanité, doucement mais puissamment, vers la plénitude de la Vérité. C'est cette splendeur que Luc voulut transmettre dans les Actes des Apôtres ; et sa description des premiers ministres de la Parole, tout illuminés de gloire, montre sa vérité la plus profonde.

La Révélation, c'est après tout la manifestation du sens caché des événements. En tant qu'histoire profane, les Actes sont peut-être idéalisateurs, mais théologiquement, ils révèlent la signification réelle de ce qui survenait. Malgré les erreurs, les tensions, les idioties et les malentendus, quelque chose de merveilleux se passait : l'Evangile était sorti de

la Judée et de la Samarie et se répandait « jusqu'aux confins de la terre ». Tout cela se produisit malgré les instruments humains qui le portaient - ou pour être plus exact, à la fois par eux et malgré eux. Le vent violent qui avait rempli toute la maison au jour de la Pentecôte s'était transformé en une douce brise qui murmurait des vérités éternelles au fond des cœurs, souvent sans se faire remarquer. Respectueusement, subtilement, l'Esprit transformait les instruments dont il se servait.

Le don de l'Esprit

C'est ainsi qu'il en fut au commencement, qu'il en est maintenant et pour toujours, jusqu'à ce que le Royaume s'accomplisse. Pourquoi nous scandaliser des limites très réelles de l'Eglise primitive, toute troublée et vulnérable qu'elle fût ? Ou des divisions et des scandales de l'Eglise contemporaine ? C'est dans la pauvreté de ses moyens humains que la puissance de l'Esprit se manifeste le mieux. Voilà qui devrait nous apporter lumière et courage.

La vraie histoire de l'Eglise, c'est l'histoire de cette étincelle de divinité, souvent cachée, rarement ressentie psychologiquement car on ne la reconnaît généralement que rétrospectivement. C'est un don collectif, source d'unité transcendante dépassant toute division empirique, et qui nous dirige mystérieusement vers la Vérité, par des voies tortueuses et des moyens fort inattendus.

J. R.

Séparés car dans le péché

••• **Sandro Vitalini, Rome**

Théologien, professeur émérite de l'Université de Fribourg

Jésus explique l'unité qui découle du baptême comme celle existant entre le cep et les sarments. La réalité sous-entendue est vertigineusement profonde. Les disciples sont littéralement immergés (baptisés) dans la vie du Père, du Fils et du Saint-Esprit (Mt 28,19) et rendus ainsi participants de l'unité trinitaire. Les expressions de Jésus rapportées par Jean nous apparaîtraient hyperboliques et irréalisables si elles n'avaient pas été prononcées par le Fils de Dieu : « Comme moi, Père, tu es en moi et que je suis en toi... Afin que le monde croie » (Jn 17,21). L'unité entre le Père et le Fils est totale dans l'Esprit d'amour. Par le baptême, nous participons à cette unité et de ce fait nous rendons visible, concrètement, la Vie trinitaire.

Pendant les premiers siècles, malgré les déficiences de ses membres, le christianisme s'est propagé à une vitesse impressionnante par l'amour qu'il manifestait. Une Eglise pauvre, minoritaire, souvent persécutée, avec un minimum de structures de type familial, a donc réussi à secouer un paganisme affaibli et égoïste en suscitant de nombreuses conversions. Aujourd'hui, avec une légèreté qui frôle le blasphème, nous disons que l'unité

entre les chrétiens se réalisera lorsque Dieu le voudra ! Mais le dessein du Père, manifesté par Jésus, est que l'unité entre tous les baptisés s'actualise constamment. Le retard de la communion comporte une désobéissance à la volonté du Père : « N'endurcissez pas vos cœurs » (Ps 95,8). Il ne s'agit pas de prier le Père pour qu'il réalise l'unité entre nous, mais de l'écouter : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Cor 5,20). A force de retarder l'union, il ne sera même plus possible de la réaliser, car entre-temps les Eglises se seront dissoutes !

La théologie, un prétexte

Pour expliquer les divisions qui séparent les chrétiens, on avance souvent des motifs de type théologique. Dans la réalité, les clivages se sont développés davantage pour des raisons politiques, psychologiques et économiques, que doctrinales.

Pensons à la division entre les Eglises d'Orient et d'Occident survenue autour de l'an mil. Les deux blocs politiques voulaient affirmer leur suprématie globale et se dédaignaient viscéralement. L'adjonction du *Filioque* à la profession de foi commune fut voulue par l'entourage de Charlemagne² pour humilier l'Orient, lequel, lui, se sentait supérieur à l'Occident puisque dépositaire de l'autorité impériale. Les questions théologi-

La fragilité et le péché des chrétiens ont déjà conduit les communautés primitives à connaître le drame des scissions. Aujourd'hui encore, les baptisés, avec leurs divisions mesquines, doivent reconnaître qu'en vivant ces désunions, ils se séparent partiellement du Père, qui nous demande de nous engager pour l'unité, maintenant, sur terre, dans l'affirmation du mystère trinitaire.¹

1 • Cet article est paru dans la revue *Dialoghi*, Rome, décembre 2006.

2 • Dans un premier temps, elle ne fut pas acceptée par Rome afin de ne pas modifier la doctrine commune.

églises

ques n'ont de fait servi qu'à fomenter des tensions qui ont abouti à des luttes sanglantes. La prise de Constantinople par la IV^e croisade, avec le massacre des frères et le sac de la ville, est une honte indélébile dans l'histoire de l'Eglise.

La rupture en Occident entre réformés et catholiques n'a pas non plus, à proprement parler, de base théologique : nous consentons tous à la doctrine de la justification par la foi si nous admettons l'enseignement des lettres aux Romains et aux Galates. Mais il y a eu un dialogue entre esprits bornés, et ainsi incompréhension. Alors que les intérêts d'émancipation face à l'autorité impériale et épiscopale incitaient des villes et des régions à trouver dans la « nouvelle religion » des moyens pour atteindre la liberté économique et politique convoitée, Luther, lui, n'imaginait pas créer une nouvelle Eglise. Il désirait simplement réformer l'ancienne. Les supplications au pape Léon X le confirment, mais elles n'ont pas été entendues.

L'essence de la foi des baptisés réside dans l'affirmation de notre adhésion vitale au mystère trinitaire que le Fils de Dieu nous a donné, dans l'Esprit, avec son sang, en nous divinisant (Ap 22,1 ss.). Mais lorsque les Eglises se cristallisent sur leurs positions, il devient très ardu de leur faire comprendre cette volonté d'unité demandée par le Père. Plus on insiste sur des aspects particuliers des doctrines élaborées par les Eglises du II^e millénaire, désormais séparées, moins on perçoit l'importance du lien trinitaire qui nous institue frères en un unique corps du Seigneur (Rm 12,5). Car même dans la variété de ses traditions, rites, disciplines, doctrines, la communauté des baptisés est appelée à affirmer l'essentiel de sa foi qui l'unit au Christ sur la terre et au ciel.

Paul VI avait affirmé que l'unité des chrétiens serait le plus grand évènement du XX^e siècle. Dans l'optique du pape Jean XXIII et du Concile, cela paraissait possible : il ne s'agissait pas de demander aux Eglises un retour en arrière, une abjuration de leurs traditions, mais bien de reconnaître, ensemble, ce noyau essentiel qui nous fait frères dans l'Esprit du Christ, à la gloire du Père. Les traditions et les doctrines qui se sont développées après la rupture de l'unité divine ne pourront jamais être imposées à tous, mais resteront patrimoine de chaque Eglise particulière. Du reste, l'approfondissement de la communion permet de considérer aussi les dogmes formulés par l'Eglise catholique après la rupture selon une optique nouvelle, œcuménique.

Un effort d'humilité

Dans ce sens, les dogmes mariaux ont une forte base biblique qui doit favoriser une entente. L'Immaculée conception de Marie est proclamée par le N.T. pour tous les baptisés (Ep 1,4 ; Ph 2,15) et ceci permet une compréhension plus profonde du vice originel, donc de cette solidarité ontologique négative déjà soulignée par les Pères de l'Eglise. Ainsi l'assomption corporelle est vue par Paul comme une réalité qui nous concerne tous au moment de notre mort (2 Co 5,1 ss.). Le service même de Pierre est reconnu par les différentes communautés chrétiennes dans l'optique de la tradition de l'Eglise indivise du premier millénaire : un service pour la diaconie et la vérité qui touche toutes les Eglises, appelées à leur tour à exprimer leur « synodalité » avec celle qui préside l'amour universel.

L'erreur la plus grande commise par les milieux catholiques est, à mon avis, le fait de considérer l'évolution des dog-

mes comme un processus d'explicitation et d'enrichissement progressif : ce que l'Ecriture nous donne dans son « noyau » devrait ainsi être constamment développé, à l'image d'un arbre qui s'enrichit de nouveaux fruits. Mon opinion, par contre, est que le Nouveau Testament constitue cet arbre auprès duquel nous cueillons ses fruits : la tradition nous transmet ces fruits vivants (puisque'ils sont des dons du Christ) si nous ne nous séparons pas du cep de la vigne.

Le premier millénaire a été caractérisé par des tensions et des hérésies (en particulier l'arianisme) mais il a su garder cette unité dans la diversité laquelle, plus tard, a été brisée en évidente opposition à la volonté de Dieu. Le sens universel du ministère de Pierre et du ministère apostolique peut être récupéré.

Le célèbre document de Lima sur le baptême, l'eucharistie et les ministères (BEM) a posé les bases d'un accord entre tous les chrétiens. Les propos sur la présence du Christ dans l'eucharistie sont exemplaires. Il est important que tous acceptent la réalité de cette présence affirmée par l'Evangile (Jn 6,55-56), sans imposer de modalités explicatives qui impliquent l'acceptation d'un certain type de philosophie.³

Libérés de la politique

Pendant les premiers siècles, l'Eglise des martyrs s'est répandue d'une façon incroyablement rapide. Sous la tutelle de Constantin d'abord, puis de Théodose,

elle a assumé des charges temporelles qui l'ont alourdie et éloignée de l'essentiel. Aujourd'hui commence à se dessiner une Eglise libre de tout conditionnement politique. Demain, ses ministres, à l'image de Paul, pourraient bien être des ouvriers qui vivent de leur travail (bien que des communautés continueront à soutenir matériellement l'annonciateur de la parole, afin qu'il soit entièrement voué à l'Evangile).

L'unité peut s'accomplir dans la liberté, même si les communautés qui réunissent les baptisés sont très différentes. Déjà aujourd'hui, des laïcs pratiquants, dans le camp catholique comme protestant, ne perçoivent pas de difficultés à communier à l'unique pain et à l'unique calice. Ce sens de la communion est moins évident au sein des Eglises orthodoxes, en partie parce qu'elles ont encore tendance à coïncider avec des peuples : ainsi le Grec ou le Bulgare se sent nécessairement et uniquement orthodoxe. Cependant n'oublions pas que de nombreuses Eglises orthodoxes, bien qu'ayant subi une violente persécution islamique, puis communiste, n'ont pas disparu, alors que d'autres Eglises, moins enracinées dans le peuple, ont été anéanties par l'islam. Voici pourquoi la fraction du pain qui est Christ serait un immense enrichissement pour tous.

Cette fraction ne peut pas être imaginée uniquement au terme du processus cœcuménique (qui devrait toujours progresser) mais comme une étape qui ratifie l'acquis de l'essentiel chrétien et nous aide à approfondir la réelle fraternité en Christ. L'esprit du Concile, aujourd'hui assoupi, reprendra de la vigueur si les chrétiens admettent que ce qui les unit (l'unique foi) est bien plus fort que ce qui les divise (les traditions particulières). Ils comprendront, avec le pape Jean XXIII, que le noyau de la foi est une chose, et le mode de son annonce, une autre. Les

3 • Les baptisés dans les camps de concentration nazis ont perçu immédiatement l'essence du christianisme et l'ont vécue ensemble en dépassant toutes les barrières confessionnelles. Faut-il admettre que seule une persécution violente sera à même de pousser le petit reste des chrétiens à l'unité ?

églises

chrétiens pourront percevoir leur vocation commune d'être sel pour le monde et lumière pour la terre, s'ils sont unis par l'essentiel et ainsi capables de partager l'unique pain.

Les chrétiens ont constitué ce levain dans les premiers siècles. L'amour fraternel a été leur force révolutionnaire. Le primat de l'Eglise de Rome lui-même s'est affirmé par son intense activité diaconale, et non par des décrets doctrinaux. Cette activité était celle de toute la communauté en faveur des frères en difficulté, des esclaves, des pauvres, même non-chrétiens. Le ferment révolutionnaire de l'Evangile a déchaîné les persécutions. La conception chrétienne a transformé l'esclave en frère (comme cela ressort de la lettre à Philémon) et bouleversé les paramètres de l'économie : l'esclave n'était plus une machine à produire à bas prix, mais bien une personne égale en dignité au patricien romain. Aujourd'hui, les chrétiens sont toujours appelés à un engagement politique profilé. Ils pourront l'accomplir s'ils se sentent unis dans la lutte en faveur de l'affamé, de l'immigré, du prisonnier. Le chapitre 25 de Matthieu nous rappelle que toute la vie chrétienne se manifeste concrètement dans un service efficace pour le pauvre. Plus nous nous laissons interpeller par les hurlements des affamés et des torturés, plus nous obéirons au Père qui nous veut tous unis au service de tous les frères.

L'appel eschatologique

Pour des croyants dont le Christ est la vie et mourir un gain (Ph 1,21-23), nos divisions sont une monstruosité. Au ciel, au-delà du voile de la mort, les barricades n'existeront plus puisque nous vivrons de l'essentiel (Ap 7,9). Nous ressentirons nettement que nous avons

un seul Père et un seul Maître (Mt 23,8-11). Mais ne devrions-nous pas nous en rendre compte déjà sur terre ? Celui qui se cristallise dans les différences pour garder les divisions a un *horror vacui*, une peur du vide ; il craint de perdre des priviléges et des avantages de type terrestre. Plus notre vie est calquée (Col 3,3) à celle du Christ, plus nous éprouvons la relativité des Eglises, leur insuffisance par rapport au Seigneur de l'univers (Ep 1,3) et la nécessité que, déjà sur la terre, nous obéissions au Père à l'image de ce qui se fait au ciel (Mt 6,10). Plus nous éprouvons notre petitesse, plus l'esprit du Christ peut s'étendre en nous et nous faire grandir dans l'unité (Ep 4,3 ss.).

Lorsque Paul VI s'est jeté à terre pour embrasser les pieds du légat du patriarche de Constantinople, il a accompli un geste prophétique, invitant tous les chrétiens à se jeter à terre et à laver et embrasser les pieds des frères (Jn 13,14) dits séparés.

Par une intense diaconie, des échanges, des rapports d'amitié, on arrive finalement à comprendre que même dans la permanence des différentes traditions chrétiennes, peut et doit exister, non seulement dans les cieux mais également sur terre, un seul troupeau, qui se laisse guider par l'unique Pasteur (Jn 10,16 ; 1 P 2,25).

S. V.

(traduction J.-Fr. Raimondi)

Migrer : un droit malmené

Les contradictions européennes

••• **Esteban Tabares**, Séville

Sociologue, secrétaire de la Fondation Sevilla Acoge¹

La population mondiale pourrait atteindre en 2050 entre 7,9 et 10,9 milliards d'âmes. Six pays assurent la moitié de la croissance annuelle : l'Inde, la Chine, le Pakistan, le Nigeria, le Bangladesh et l'Indonésie. Ainsi, en 2050, 60 % de la population mondiale vivra en Asie, 20 % en Afrique et 9 % en Amérique latine. La population européenne, elle, diminue² et vieillit.

Face au vieillissement de sa population, « les migrations ont pris une importance majeure pour l'Europe. Celle-ci est passée en quelques décennies d'une région d'émigration, à une des grandes régions de destination, d'immigration. Selon l'OCDE, les principaux pays d'origine des flux migratoires vers l'Union européenne en 2004 étaient la Roumanie, le Maroc, la Bulgarie, la Turquie, l'Ukraine et la Fédération de Russie. Les flux migratoires se sont diversifiés avec un nom-

bre croissant d'immigrés venant d'Europe centrale et orientale, d'Asie (en particulier de Chine) et d'Amérique du Sud (spécialement d'Équateur). La migration venant d'Afrique a augmenté de façon substantielle ces dernières années et continue à augmenter.

» Il est peu probable que ce phénomène diminue dans un futur proche, au contraire, la pression migratoire pourrait même s'intensifier. Dans le même temps, tenant compte de son évolution démographique, l'UE aura besoin d'immigrés pour garantir la viabilité de son marché du travail. L'UE doit faire face à la concurrence des autres régions du monde qui recrutent des migrants et ont également besoin des immigrés dotés des qualifications nécessaires à leur marché du travail » (Communication de la Commission au Conseil et au Parlement européen, 30.11.06).

Considérer l'immigration uniquement comme une solution aux problèmes démographiques est non seulement immoral, mais en plus une fausse bonne idée. Immoral, car les immigrés ne sont pas uniquement une force de travail flexible et docile ou un moyen de garantir le futur de nos pensions ; ce sont avant tout des personnes appelées à cohabiter avec nous, avec une égalité de droits. Pour eux, émigrer est un drame, pour nous

Le phénomène migratoire est devenu une préoccupation internationale majeure, chiffres à l'appui. Pour les Etats européens, le défi semble d'endiguer le flot des « mauvais » migrants. Ils devraient plutôt se concentrer sur l'intégration des immigrés et prévenir la migration en veillant à ce que les politiques internationales aboutissent à une meilleure répartition des richesses dans les pays « producteurs » de migrants.

- 1 • Le Mouvement des travailleurs chrétiens européens (MTCE) a tenu à Séville, du 10 au 13 mai 2007, un séminaire sur le thème des migrations. Esteban Tabares y a donné une conférence dont *choisir* a tiré cet article. L'ONG Sevilla Acoge est l'une des associations les plus importantes en matière de défense des droits des immigrés de l'Andalousie. (n.d.l.r.)
- 2 • Alors qu'en 1900 les Européens étaient trois fois plus nombreux que les Africains, en 2050 ce seront les Africains qui seront trois fois plus nombreux que les Européens.

politique

un cadeau facile à prendre et à laisser. C'est aussi une fausse solution, car l'immigration ne fait que déplacer dans le temps notre problème démographique : les immigrés adoptent très vite nos options en ce qui concerne le nombre d'enfants et ils seront aussi un jour des retraités...

Usine à migration

Les politiques européennes en matière d'émigration sont en fait très contradictoires. L'article 13 de la Déclaration des droits de l'homme déclare : « Toute personne a le droit de circuler librement et d'établir sa résidence sur le territoire d'un Etat. Toute personne a le droit de sortir d'un pays, y compris le sien, et de revere-

Timor oriental,
mars 2000



nir dans son pays. » Là se situe la première contradiction fondamentale face aux migrations : même si elles sont proclamées comme un droit humain, la pratique des Etats consiste à les contrôler et les limiter.

Une autre grande ambivalence de la globalisation néo-libérale est que les règles qui défendent la liberté (apparente) de circulation des différents facteurs de production ne s'appliquent pas à la mobilité des travailleurs. Alors qu'il y a consensus sur l'ouverture des frontières aux capitaux, marchandises, biens et services, les Etats du Nord, au contraire, ferment et contrôlent leurs frontières quand il s'agit de personnes (immigrés ou réfugiés) et imposent de fortes restrictions à leur entrée sur leurs territoires.

Une preuve de plus que la globalisation de l'économie ne va pas de pair avec l'expansion et la diffusion des richesses et du bien-être. Il s'agit, au contraire, d'un processus dual qui contribue au développement des inégalités entre les pays riches et le reste du monde, ainsi qu'à l'augmentation de la marginalisation et de l'exclusion de larges couches de la population à l'intérieur de chaque pays. (Sans compter que notre modèle de production détruit les bases même de la subsistance des sociétés : pollution, déforestation, épuisement des ressources énergétiques et minérales...)

Résultat, les migrations actuelles ne sont pas seulement des « déplacements de travailleurs », mais d'authentiques « mouvements de populations », des exodes massifs au niveau mondial. Selon l'OIT, il y a de plus en plus de pays émetteurs de migrants : en 1970, ils étaient 29, aujourd'hui ils sont 60, la majeure partie étant des pays pauvres. Aussi non seulement les émigrés actuels sont plus nombreux (hors illégaux, l'ONU estime leur nombre à 191 millions, dont 75 % se concentrent dans 28 pays), mais ils

visent en outre un départ définitif, étant donné que dans leur pays la vie est insupportable et l'horizon bouché.

Repousser

En Europe occidentale et en Amérique du Nord, les immigrés représentent 10 % de la population. Les formules pour limiter leur entrée dans le pays varient selon les Etats mais coïncident dans leurs aspects basiques : l'immigrant travailleur doit disposer d'une offre de travail existante et, sur cette base, solliciter dans son pays d'origine un visa auprès de l'ambassade ou du consulat du pays vers lequel il veut voyager. Cette offre de travail doit toujours être assujettie au principe « de préférence nationale ».³

3 • En 1974, les pays d'Europe occidentale élaborèrent des lois rendant très difficile l'entrée des travailleurs. On proclama une politique d'« immigration zéro », excepté pour quelques contingents de travailleurs très qualifiés, et on construisit pour ce faire un faux concept qui affirme que l'immigration n'est pas un droit mais une concession faite par les Etats suivant leur situation interne.

4 • Le Comité central de la Conférence des Eglises européennes (KEK), réuni à Vienne du 14 au 17 novembre 2007, s'est prononcé sur la directive européenne relative aux procédures applicables dans les Etats de l'UE en vue du renvoi de personnes en séjour irrégulier. Le Comité central s'est dit préoccupé par l'utilisation croissante de la détention administrative des migrants en attente d'une procédure de renvoi, pour une période pouvant aller jusqu'à 18 mois. Il a aussi exhorté le Parlement européen et les Etats membres de l'Union à effacer de la législation de l'UE les dispositions interdisant leur réadmission après un renvoi. (n.d.l.r.)

5 • « Comment est-il possible que malgré toutes les richesses naturelles et humaines d'Afrique, la majeure partie de ses pays et une grande part de ses 936 millions d'habitants vivent dans la misère ou au bord de la misère ? (...) L'Afrique est l'unique continent qui, dans les 25 dernières années, a vu son appauvrissement augmenter et le niveau de vie de sa population baisser » (*Revue Mundo Negro*, n° 506-507, Madrid).

Dans la pratique, le résultat est qu'il est devenu pratiquement impossible pour un habitant du Sud, d'entrer et de travailler *légalement* dans un pays de l'UE. Reste alors le recours à l'entrée irrégulière, qui dépend en grande partie de réseaux de trafic de main-d'œuvre. Une fois introduits, les « sans-papiers » tentent de régulariser leur situation, ce qui peut arriver si tout va bien après quelques années de vie clandestine. Durant ce laps de temps, ils travailleront sans contrat de travail et seront exposés à la surexploitation par certaines entreprises et employeurs privés qui profiteront de leur situation fragile. Ce sont les travailleurs clandestins de l'économie informelle : ils n'ont aucune existence légale.

Aussi, ce qui préoccupe le plus l'UE, c'est le contrôle de ses frontières et la lutte contre l'immigration clandestine⁴ et ses réseaux de trafiquants de main-d'œuvre. Or, malgré tous ses efforts et les contrôles étatiques, l'immigration irrégulière vers l'UE augmente constamment. Selon l'OCDE et Europol, on estime que chaque année plus de 500 000 sans-papiers gagnent l'UE.

L'Europe a été de tout temps la destination préférée des Maghrébins. Aujourd'hui, ce sont principalement l'Italie et l'Espagne qui reçoivent les flux des migrants irréguliers d'Afrique du Nord. Leur nombre est difficile à déterminer étant donné le caractère illégal que prend cette immigration et le grand nombre de naturalisés.

Dans le même temps, le Maghreb a été converti en « impossible frontière de retenue de l'émigration subsaharienne ». Selon l'OIT, l'Afrique subsaharienne, à elle seule, amènera chaque année à partir de 2015 un nombre de migrants trois fois supérieur à ceux des pays de l'OCDE, de l'Europe de l'Est et de l'ex-Union soviétique réunis.⁵

politique

Aussi le Conseil européen a-t-il adopté en 2005 un plan global sur les migrations, avec des actions prioritaires en Afrique et Méditerranée. Ce plan prend en compte un large éventail de problèmes : relations extérieures, développement et emploi, justice, liberté et sécurité. Le système FRONTEX coordonne les opérations maritimes conjointes dans les régions atlantique et méditerranéenne. Le réseau des patrouilles côtières et un système de vigilance couvrent toute la frontière maritime sud de l'UE (Communication 735 de la Commission, 15-16 décembre 2005). Malgré ces nouvelles technologies qui renforcent la capacité de surveillance, la contrebande et le trafic d'êtres humains sont en hausse, car quand une frontière se renforce, ce qui croît, ce sont le prix et le risque pour la franchir.⁶

Intégrer

Non seulement les politiques restrictives n'ont pas empêché l'entrée de migrants, mais cette augmentation des flux migratoires s'est établie dans un contexte mondial de hausse du chômage. Du coup, le discours anti-immigrés a envahi les sphères politiques de toutes tendances. Ce discours s'alimente de divers slogans : « risque d'invasion et avalanche massive d'immigrés pauvres », « menace pour notre culture et pour l'identité européenne », « détérioration de notre système de sécurité sociale », « risque d'intégrisme islamique »... Il n'y a pas de

pays où un propos politique positif envers l'immigration serait rentable électoralement.

Il s'agit de changer cet état de fait. Il est indispensable de casser le message politique de la « grande menace » et de ne plus présenter l'immigration comme le problème numéro un de l'Europe. La mise en route dans l'UE de politiques d'intégration des immigrés devient une nécessité urgente. Or si les propositions en ce sens de la Commission européenne sont très nombreuses, très peu d'entre elles sont en réalité appliquées dans les Etats membres et leurs mises en vigueur ne sont pas simultanées. Certains pays ont initié ce type de politique dès le milieu des années '70 (en tête, les Pays-Bas), tandis que d'autres s'y sont mis beaucoup plus tard.

Mais surtout, si l'UE veut réellement affronter le défi des migrations, elle doit faire de la Méditerranée un espace de paix et de prospérité partagée et peser sur les institutions internationales pour que l'Afrique ne soit plus délaissée : « Si les richesses ne vont pas là où sont les hommes, les hommes iront là où sont les richesses. » (Alfred Sauvy)⁷

E. T.

(traduction M. Gatto,
adaptation L. Bittar)

6 • Voir à ce sujet les pp. 29-31 de ce numéro.
(n.d.l.r.)

7 • Démographe et économiste français, A. Sauvy (1898-1990) fut l'un des premiers à avoir établi des « projections de population ». Il partait de l'idée que l'augmentation de la population est une bonne chose si la société sait s'y préparer. (n.d.l.r.)

Les sirènes de l'émigration

« Restez au pays ! »

••• **Hubert Prolongeau, Paris**
Journaliste

Elle avance. Un bloc. En face, ils l'ont vue venir et s'agitent autour des barques. La mer vient battre le sable ; 1500 kilomètres plus loin, au bout des flots, c'est leur rêve. *Barça ou Barsakh*, disent-ils en wolof. Barcelone ou la mort.

A Thiaroye-sur-Mer, village devenu partie intégrante de la banlieue de Dakar, 200 jeunes ont déjà payé de leur vie l'illusion d'une vie meilleure. Yayi Bayam Diouf en a eu assez. Alors, elle vient tenter de convaincre ce groupe-là au moins de renoncer. De rester au pays. Et d'essayer d'y vivre, malgré tout.

Son fils aussi est mort un jour, là-bas, dans l'océan. « Quand je vais parler sur les plages, il est toujours avec moi », dit-elle. Elle s'approche du groupe et fait valoir le risque qu'il y a à partir, l'inanité de cette fuite, la nécessité d'essayer de trouver leur place ici, au Sénégal, au lieu de succomber aux sirènes de l'émigration. Et elle parle d'Alioune.

Il avait 26 ans. Il avait appris la pêche, puis s'était mis à la maçonnerie, à l'élevage de moutons, sans pour autant arriver à joindre les deux bouts, à élever comme il le voulait sa famille. Elle revoit ses moments de découragements, revit la montée du ras-le-bol, ce sentiment d'être coincé qui taraude presque tous ceux de sa génération, cette lente désespérance qui fait soudain miroiter au

lointain des lueurs trompeuses. « Le seul fait que quelques-uns aient réussi suffit à masquer tous les échecs. En septembre 2005, une famille est partie ainsi vers l'Angola et la Guinée. On n'a plus eu de nouvelles. Et en décembre, on a appris qu'ils étaient arrivés aux Canaries. D'un coup, tous les jeunes ont voulu tenter leur chance. »

L'idée a tourné aussi dans la tête d'Alioune. Il a peiné à réunir les 575 000 francs CFA nécessaires à son passage. Un jour d'avril 2006, il est parti. Le 12 exactement. Il n'est jamais arrivé. Avec 80 autres victimes, il s'est noyé. « Je savais ce qu'il risquait, mais la fougue de la jeunesse... »

Réagir

Elle a pleuré. Longtemps. Puis elle a voulu réagir. Et elle a commencé à arpenter les plages et les zones de départ pour dissuader ceux qui voulaient partir de tenter l'aventure.

« Au départ, on me prenait pour une folle. » Plus maintenant. Et le groupe de jeunes qui l'a écoutée le sait bien. Elle a dit ce qu'elle avait à dire. « Regardez notre village : sur 100 jeunes qui sont partis, 75 se sont noyés, 15 ont été rapatriés. Et allez voir chez les 10 autres.

A la Journée internationale des migrants des Nations Unies (18 décembre), a succédé celle de l'Eglise catholique (13 janvier) sur le thème des jeunes migrants. Ils sont de plus en plus nombreux, poussés par le rêve d'un travail, à braver la solitude et les dangers... pour ne trouver que la détention ou la mort. Au Sénégal, la mère d'un candidat à l'émigration noyé avec ses compagnons de traversée a décidé de faire rester les jeunes au pays.

Leur situation n'a guère changé. » Les a-t-elle convaincus ? « Je ne sais pas. J'ai essayé, c'est déjà ça. Au début, je n'avais que ça à faire. » Au début, quand elle a réussi à surmonter l'horrible douleur du deuil. Mais vite, elle a senti que cela ne suffirait pas. « Leur dire de ne pas partir, c'est bien. Mais si on ne fait rien pour générer des revenus et pour qu'ils puissent rester et vivre dignement ici, ça ne sert pas à grand-chose. »

L'affaire des mères

Alors elle est allée plus loin. Autour d'elle, elle a rameuté, cherchant chez ses voisines celles, trop nombreuses, qui ont vécu le même drame. « Dans nos familles, souvent polygames, ce sont les mères qui s'occupent des enfants. Ce sont donc elles qu'il fallait alerter. » Souvent, ce sont elles aussi qui ont gratté sur le budget familial pour payer le ticket de départ de leurs fils, et elles doivent vivre avec une intense culpabilité. Aujourd'hui, certaines ne peuvent même plus aller regarder la mer.

Dakar,
quartier de la Médina

Un an après, elles sont là, dans la cour de l'association, quelques-unes des 400 femmes du Collectif contre l'émigration clandestine. Yayi, que beaucoup appellent « la présidente », doit aller à la banque régler quelques problèmes et c'est Mary Samb, la vice-présidente qui fait la visite. Un de ses fils est parti, puis est revenu. Mais deux de ses neveux sont morts. A côté d'elle, une femme vêtue d'un boubou orange est, comme beaucoup d'autres, sans nouvelles : deux enfants embarqués il y a un mois. Les mains habiles à dérouler le fil, elle continue d'espérer.

Plusieurs sont en train de coudre des vêtements et de les enfiler à de petites poupées traditionnelles. Dans un coin, des moules emplis de savon attendent près d'un four. Plus loin, ce sont de gigantesques marmites qui accueillent des plats de couscous ou de poissons grillés. Au mur, le portrait du président Abdoulaye Wade voisine avec celui du champion de lutte Baye Mandione Fall, qui s'est associé à l'entreprise. Un homme passe, presque incongru. L'association, c'est l'affaire des femmes. Des mères.

Elles s'affairent. Le poisson et le couscous partent pour le marché de Dakar, les poupées sont vendues aux touristes qui visitent le village de Soumeyoun. Ce que cela rapporte est mis en commun. L'entreprise fonctionne comme une coopérative. Les femmes qui veulent les rejoindre sont formées sur place.

Dans une maison en travaux, Yayi surveille la construction de futurs guichets. C'est le début de ce qui, elle espère, deviendra une banque de microcrédits. « Nous voulions créer des emplois sur place, générer des revenus », explique Mary Samb. Yayi a aussi essayé de mettre en marche une chaîne de solidarité : chaque lundi et vendredi, chacune



amène un petit quelque-chose qu'elles remettent à celles qui en ont le plus besoin. Chacune cotise pour l'instant 1250 francs CFA par mois. Déjà presque une centaine de femmes ont pu bénéficier de cette aide.

Des émules

L'aventure a pris récemment une nouvelle dimension. A force de bouger dans son coin, Yayi a fini par se faire entendre. Elle a été invitée dans plusieurs autres villes du pays où les maires aimeraient mettre en œuvre quelque chose d'équivalent. Il y a six mois, c'est l'ex-candidate à l'élection présidentielle française Ségolène Royal qui a débarqué avec la presse. Elle a promis une aide de la région Poitou-Charentes, qu'elles attendent toujours. En février 2007, le Conseil espagnol d'aide aux réfugiés l'a invitée à rencontrer Maria Teresa Fernández de la Vega, vice-présidente du gouvernement. Elle en parle, à peine troublée. En revanche, elle a pu visiter un centre de clandestins aux Canaries : « Ça, ça a été un choc. J'ai vu comment ils vivaient. J'étais à la fois triste et contente. Triste, parce qu'avoir pris tous ces risques pour ça, ça n'en valait vraiment pas la peine. Mais contente, parce qu'après avoir vu ce que j'ai vu, je savais que je pourrais le raconter à tous ceux qui voulaient partir. » Raconter, elle continue de le faire. Autour d'elle, elle cherche encore à fédérer les indécis. Les notables ont fini par être convaincus, sans pour autant qu'elle les rejoigne. « Ici, on confond développement et politique. Je ne veux pas de poste. »

Les chefs religieux résistent : elle leur a demandé de cesser de prier pour les passeurs. Passeurs qu'elle n'hésite pas à

dénoncer. « J'en ai déjà signalé cinq. On les a coincés entre Saint-Louis et la Mauritanie. »

Elle sait que ses préoccupations répondent à celles de l'Europe, désireuse elle aussi de trouver le moyen de maintenir les émigrés chez eux. « On doit faire des efforts, des deux côtés de l'Océan. Notre but, notre intérêt est le même. Mais je préfère ma manière aux expulsions. »

H. Pr.

Combien de victimes ?

A Dakar, à Tanger, en Algérie, en Mauritanie, aux portes des enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, ils s'entassent dans l'attente d'un départ vers l'Espagne et l'Europe. En Mauritanie vivent 15 000 candidats au départ. Au Mali, ils sont 50 000 à attendre. Le passage des Africains vers l'Europe est devenu un trafic rentable, détenu par de véritables mafias qui confisquent les passeports et n'hésitent pas en cas de problèmes à jeter par-dessus bord leurs cargaisons ou à les abandonner dans le désert, voire à les livrer directement à la police. Début 2006, une note de la garde civile espagnole considérait que dans le dernier trimestre 2005, 2500 immigrants avaient tenté de rejoindre les Canaries : seulement 900 y étaient arrivés. En 2007, il y aurait eu plus de 12 000 tentatives ; un tiers des partants auraient péri...

Crimes sans châtiment

••• **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (France)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest (UCO)

Le Rêve de Cassandre de Woody Allen

Dans *Match Point*, sans doute le plus élaboré et le plus séduisant des films de Woody Allen,¹ on assistait à l'exécution d'un crime parfait ; ou plutôt au hasard ou à la chance, qui, par un indice tombé à un centimètre près, donnait à un assassinat une totale impunité. Cela se passait dans le milieu chic de la bourgeoisie londonienne, sur fond de lutte de classes feutrée et contournée.

Allen nous propose maintenant le pendant et même l'inverse, dans son nouveau film, *Le Rêve de Cassandre*, titre poétique et prémonitoire, d'autant plus saugrenu qu'il est le nom d'un bateau. C'est sur ce petit yacht, acheté à coup d'emprunts, que deux frères, complices comme des copains, oublient les difficultés de leur existence.

Ian a accepté de travailler dans le restaurant de son père mais n'a qu'une idée : s'occuper d'autre chose, par exemple investir dans l'immobilier en Californie, tandis que Terry est mécanicien. Tous deux ont assez jolie mine mais, dans la société britannique qui se stratifie par le langage, leur accent les enractive bien dans la classe ouvrière londonienne. Pourtant, les choses ne vont d'abord pas si mal. Grâce aux belles voitures réparées par Terry et empruntées pour un soir ou deux, Ian arrive à obtenir les faveurs d'une actrice dont le physique et surtout les ambitions sont sans doute bien au-dessus de son talent artistique. Terry, quant à lui, joue au poker et aux

courses de lévriers, sport britannique, avec une chance incroyable qui, évidemment, finit par tourner au moment où il parie des sommes énormes. Lorsque le whisky et la bière ne font plus leur effet, il se rend compte qu'il a accumulé des dettes dans lesquelles il a compromis Ian et que leur famille ne pourra jamais assumer. Les rêves de réussite sont devenus des cauchemars.

Il faut un miracle, qui se présente sous la forme d'un oncle d'Amérique dont leur mère ne cesse de parler pour mieux humilier leur père qui n'a pas, lui, conquis cette fortune mirifique. Peut-être l'oncle Howard pourra-t-il aider ses neveux ? Il accepte volontiers et fort gentiment de le faire, à la seule et modeste condition de le débarrasser d'un associé gênant, prêt à dévoiler toutes ses turpitudes. On ne dira pas ici ce qui se passe, sauf qu'on assistera à un meurtre, à un suicide et à un accident, mais peut-être pas dans l'ordre qu'on attend.

Ce qui est intéressant, au-delà du cynisme d'autres films de Woody Allen, c'est le retour de la mauvaise conscience, dont la référence est ici Dostoïevski. Le crime doit être parfait, et donc sans châtiment. Mais Dieu ? Dieu n'existe pas, décrète l'un des frères. Mais la jus-

1 • Cf. Guy-Th. Bedouelle, « Le sourire de la chance », in *choisir* n° 553, janvier 2006, pp. 28-29.

tice ? « Ne me chapitre pas ! » est la réponse de qui ne peut se justifier. N'y a-t-il pas des moments dans la vie où le crime est la seule issue ? Il est « inéluctable », selon le mot qui revient sans cesse dans le film et évoque évidemment le *fatum*, le destin, de la tragédie grecque que contient le titre et dont le chœur est constitué par l'entourage des deux pauvres types.

L'œuvre exclut pratiquement les femmes, même s'il faut leur plaire ou les faire vivre, et se resserre sur la terrible fraternité des deux jeunes hommes, enchaînés dans leurs faiblesses et leur malchance. Y a-t-il vraiment des crimes sans châtiment ?

Peut-être, répond le dernier film de Gus Van Sant. Le protagoniste en est un adolescent, Alex, qui évolue dans l'univers masculin du *skate board*, sport pratiqué avec violence et audace dans ce lieu assez mal famé de Portland, Oregon, appelé *Paranoid Park*.

Taciturne et introverti, Alex, dont les parents sont divorcés et ne s'occupent pas de lui, est invinciblement attiré par cet endroit préservé des adultes et transfiguré par l'apesanteur. Van Sant, en installant parfois sa caméra sur une des planches, en suggère la magie et le vertige qui est au cœur du danger recherché. Mais là, Alex va avoir un geste qui, sans en avoir l'intention, n'en cause pas moins la mort horrible d'un homme.

Le film raconte, dans le style onirique et surprenant de Gus Van Sant, qui était en particulier celui de l'errance dans *Gerry*, la prise de conscience par Alex de son acte, un moment occulté. Quelques secondes peuvent décider de toute une vie à peine entamée. Tandis que la caméra ne cesse de scruter le visage imberbe et encore enfantin du garçon, souvent et allégoriquement caché par sa capuche, l'œuvre décrit une maturation

lente. Nous assistons à l'entrée d'Alex dans l'âge adulte, symbolisée plus que montrée dans le premier acte sexuel avec sa petite amie, qu'il laissera d'ailleurs tomber presque aussitôt. C'est pourtant une autre fille qui, par une intelligence instinctive d'amitié, lui suggère de se libérer d'un poids qu'elle devine, en écrivant et en décrivant l'insupportable secret qui pèse sur sa jeune vie.

Alex devra-t-il se livrer à la police qui recherche le coupable dans le milieu des adeptes du *skate board*, dont l'audace et la technique sont une métaphore du sujet du film, avec le glissement aérien et le choc du retour au réel ? Gus Van Sant a même affirmé qu'il avait voulu faire allusion à l'engagement de son pays en Irak. Le crime commis sans le vouloir, la mort infligée sans l'intention de la donner, dispensent-ils de la culpabilité ? L'ignorance de la faute épargne-t-elle le châtiment ? N'est-ce pas plutôt sa connaissance qui libère ?

G.-Th. B.

Paranoid Park
de Gus Van Sant

« *Paranoid Park* »



Poète et combattant

Charles Péguy

● ● ● Gérard Joulié, *Epalinges*

Rémi Soulié,
Péguy de combat,
Les Provinciales, Cerf,
Paris 2007, 112 p.

Barrès, Maurras, Péguy ont chanté la geste française au tournant du XX^e siècle : Barrès, descendant de Taine et de Renan, restituant l'individu français avant de l'asseoir sur les disciplines qui lui assurerait sa solidité ; Maurras, s'appuyant sur Bonald, Comte et Le Play, pour refaire la patrie française ; et Péguy, le viril Péguy, comme son héroïne, pour concilier la France des croisades et des soldats de l'An II. Péguy entend les voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante vitalité de la tradition chrétienne médiévale, fusion qui engendrerait la troisième incarnation héroïque de l'âme française et dans laquelle passerait ce même sang qui avait déjà traversé la royauté et la république des Mirabeau et des Danton.

Ce n'est pas un cavalier, c'est un fantassin, un légionnaire romain dans les armées du Bon Dieu. Sa phrase est lente, pédestre, insistante. Vingt fois sur le métier, il remet son ouvrage. Il a de la boue sur les souliers, c'est celle du sol natal.

Comme Corneille, Péguy ne choisit pas. Il prend tout, les ombres et les lumières, les vaches maigres et les grasses. Robespierre et Saint-Just entrent dans la composition du tableau au même titre que saint Louis et Jeanne d'Arc. Les jacobins ont continué le travail de Richelieu et il les glorifie pour cela.

Alors pourquoi une révolution si c'est pour faire la même chose ? Parce que la monarchie n'avait plus la force de le faire. Et il applaudit la force qui triomphe de la faiblesse. C'est pourquoi il hait le monde moderne dans lequel il voit, comme Claudel et Bernanos, la victoire de l'esprit légiste sur l'esprit de grâce et de fidélité. L'idée remplaçant un cœur d'homme et son honneur. Chacun s'en allant vivre pour lui-même et pour son propre compte. Et la disparition du nom, de la famille et bientôt de la nation. Lui, le paysan français, le fils de la rempailleuse, diplômé de l'Ecole normale, n'est pas contre un certain machiavéisme, un certain maquignonnage en politique. Voilà comment il compare les anciens et les modernes - c'est une opposition qui structure sa pensée et qui revient sans cesse dans son œuvre et dans sa vie, mais là, c'est au moment où l'élève fait la leçon au professeur et gronde ses maîtres. « Les pauvres anciens arrivistes, écrit-il, les anciens arrivistes de tous ordres et de tous poils se traînaient misérablement aux anciens chemins montants de l'arrivisme ambitieux : ces chemins étaient en réalité presque aussi raboteux que les sentiers de la vertu et de l'honneur et quelquefois davantage... Jaurès fut l'homme de génie qui le premier imagina, qui le premier inventa ce raccourci admirable d'ambition de mettre la morale tout au commencement de l'affaire... Rien ne rapporte aujourd'hui autant que la morale... »

Autrefois les ambitieux nous montaient dessus, aujourd’hui les ambitieux nous montent dessus, mais avant et pendant ils nous font de la morale. »

Français donc chrétien

Il est du peuple, mais il est chrétien, et dans sa bouche, ce sont là deux aristocraties. Il n’en veut point d’autres. Il a été à l’école laïque, il sait des milliers de vers de Hugo, et il a fait l’Ecole normale et la Sorbonne avant de se retourner contre elles. Mais il a fait aussi le pèlerinage de Chartres, récite le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Il a aimé la Vierge, comme toute cette génération de convertis, de l’amour le plus humble et le plus tendre. Son christianisme commence et finit à son catéchisme comme celui de Bernanos. Il est chrétien parce qu’il est Français. Ces deux mots dans sa bouche sont synonymes. La France a été baptisée et depuis elle est chrétienne ou n’est pas.

Il a pour frères le pécheur et le saint. Ces deux catégories couvrent tout. Il n’y a pas d’entre-deux. Ce qui n’est ni pécheur ni saint ne relève pas de l’économie divine. Le pécheur et le saint sont parties intégrantes de ce qu’il appelle le système de chrétienté. Car il est plus de chrétienté que d’Eglise, plus laïc que clerc. L’Eglise, les clercs, il s’en méfie. Il n’a pas la fibre théologique d’un Claudel, qui joue en virtuose de tous les claviers des grandes orgues catholiques, en homme de la Contre-Réforme et de la catholicité qu’il est.

Péguy, lui, n’est jamais sorti de France ni de l’histoire de France. Histoire de France dont Bloy disait qu’elle était le cinquième évangile. Roncevaux, Orléans, Beaugency, Fontenoy, noms de batailles qu’on enseignait jadis dans toutes les écoles de France, car l’école

de l’instituteur n’était pas différente de celle du curé sur un point excepté ; l’amour et la religion de la patrie n’avaient pas de camp. Rien n’est indéracinable comme un catéchisme et une foi d’enfant. La théologie, c’est un bel exercice, dirait Pascal, mais ce n’est qu’un exercice, une construction intellectuelle d’adulte. Ça n’a pas de profondes racines.

L’âme du peuple

Il y a des mots qui reviennent souvent chez Péguy, comme vertu, honneur, grandeur (on ne sort décidément pas de Corneille), qui ont encore l’odeur d’une baguette de pain qui sort du feu ou le parfum d’un jardin après la pluie. Aujourd’hui, ils ont l’air gauche, démodé à force de n’être plus prononcés. Que ferions-nous en effet de cette petite monnaie qui n’a plus cours, de ces pauvres habits du dimanche ?

Dostoïevski, un autre grand chrétien, un autre grand croyant, un autre grand pécheur (plus grand pécheur sans doute que Péguy), disait en prenant l’expression *Vox populi, vox Dei* au pied de la lettre et en lui rendant toute sa force : « Qui n’a point de peuple, n’a point de Dieu. Tous ceux qui cessent de comprendre leur peuple, n’ont plus de contact avec lui, perdent dans la même mesure la foi de leurs pères et deviennent des athées. »

Il en est des peuples comme des individus. Ils ont une âme et peuvent la perdre. Un peuple qui se contente de faire des affaires reçoit sur terre sa récompense en biens matériels. Il sort de l’Histoire, cesse d’être un peuple pécheur pour devenir un peuple athée. Il sort de l’économie divine de la faute, de l’expiation et du rachat. On peut donc dire que les peuples athées n’ont plus d’his-

toire et ne sont plus des peuples mais un simple ramassis d'individus. Mais le désir avoué des hommes d'aujourd'hui n'est-il pas justement de sortir de l'histoire pour pouvoir vaquer à leurs affaires et à leurs plaisirs ?

On trouve de tout dans le monde moderne, il produit de tout, mais ce qu'il produit le moins ce sont des hommes. On trouve beaucoup d'artistes, mais très peu d'hommes ayant des convictions. Le monde ancien produisait des assassins et des pêcheurs, des canailles aussi, mais ces canailles avaient une âme et le savaient, et elles savaient qu'elles péchaient et quand elles péchaient.

Incarnation

Rien n'est plus important chez Péguy que cette étreinte avec le réel. « Il y a les hommes qui savent par les livres, et ceux qui savent par la réalité », dit-il un peu naïvement, car alors à quoi bon aller à l'école et exhiber ses titres de docteur ? Mais il ajoute, ce qui est mieux : « Quand une idée prend corps, il y a une révolution : il en est ainsi dans tous les ordres. Tout est dans l'incorporation, dans l'incarnation. Nous sommes au cœur du mystère religieux. L'idée ne vit que dans la chair, le mot ne touche que s'il sort du ventre. » Qu'est-ce qu'un prophète ? Un homme indigné. « J'ai toujours tout pris au sérieux », dira-t-il.

Il y eut, comme on le sait, plusieurs étapes dans la vie intellectuelle de Péguy. Il y eut, de 1900 à 1904, le défenseur de la « cité harmonieuse » contre le socialisme parlementaire. Puis, de *Notre patrie à Notre jeunesse*, le Péguy patriote, et l'attaque contre l'internationalisme jaussien, et enfin celui qui s'en prend à la Sorbonne et au monde mo-

erde dans son ensemble. Revenu à la foi catholique en 1908, il demeurera jusqu'à sa mort en marge de l'Eglise et privé de sacrements à cause d'un mariage antérieur contracté hors de l'Eglise et qu'il ne voulait pas rompre, son épouse restant hostile au christianisme.

Il n'est pas politique pour deux sous. Comment aurait-il pu comprendre un parlementaire ? Il va au but par une idée simple et fixe. La Sorbonne, le parti intellectuel, prétend Péguy, se dressent contre le génie. « Tout ce qu'il fait, c'est qu'il n'y ait pas de saints et pas de héros ; tout ce que perdent les héros et les saints, et les génies (Péguy n'a pas lu Hugo pour rien), ce sont les docteurs qui le gagnent. »

Ce qu'il dit de la Sorbonne, il le dira bientôt de l'Eglise, avec plus ou moins de bonne foi. Mais l'impartialité n'a jamais été le propre du prophète-polémiste. Il est intéressant de penser que cette Sorbonne et cette Eglise attaquées par lui, il les défendit bec et ongles quand il s'agissait de dispenser une instruction élémentaire aux enfants des écoles, qu'elles fussent laïques ou religieuses. Serait-ce que plus on monte en grade, plus on perd la foi, et que ce qui est vrai dans le monde des enfants ne l'est plus dans celui relativiste des adultes ?

Dans les *Entretiens avec Lotte*, il dit ceci : « Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'il faut se méfier des curés. Ils n'ont pas la foi ou si peu. La foi, c'est chez les laïcs qu'elle se trouve encore. » Mais son grand grief contre l'Eglise, c'est de pactiser avec le monde moderne. Elle en est venue, elle aussi, à croire à la supériorité des méthodes de l'histoire laïque. Dans *Un nouveau théologien*, défendant sa Jeanne d'Arc, il oppose le christianisme pour gens riches au christianisme du peuple. Au ciel des intellectuels, il préfère celui des petites gens. Le ciel des grands

bourgeois et des clercs, c'est un christianisme revisité par la Sorbonne et le parti intellectuel et rationaliste, vidé de ses anges et de ses saints, un ciel pour ainsi dire tout spiritualisé, éclairé à la lumière de l'idéalisme allemand et de l'exégèse rhénane, elle aussi toute germanisée.

Le christianisme des petites gens, c'est celui de son catéchisme quand il était petit et dont il dit : « Dans mon catéchisme, il y avait le Bon Dieu, la création, l'histoire sainte, la sainte Vierge, les anges, les saints, le calendrier des grandes fêtes, la prière et les sacrements, les vertus théologales et le symbole des Apôtres, etc. »

Instinct contre culture

Je ne sais pas s'il y a encore cela dans le catéchisme des petites gens et des petits enfants, ni s'il y a encore un catéchisme ou même des petites gens. Le drame de Péguy, et sa grandeur, c'est qu'il avait été à l'école, puis à la Sorbonne, qu'il avait appris assez de philosophie, même si ce n'était pas la meilleure, et qu'il lui fallait vomir beaucoup de ces choses apprises s'il voulait être un bon chrétien et un bon Français.

Cet homme de pensée était un homme d'action ; cet homme de plume était un homme d'épée, même si son épée n'était qu'un gourdin. Un homme au sang chaud, prompt aux coups de tête. Mais il était allé à l'école, il avait fait des études, avait fréquenté la Sorbonne et il ne pouvait plus tout à fait être peuple et enfant. Or cet enfant en lui regimbait sous l'adulte et le paysan, sous l'homme cultivé, et c'est cet adulte cultivé qu'il voulait briser.

Ce monde, qu'il appelait le monde moderne et qu'il était venu à détester de toutes ses forces, il l'eût haï et détesté tout autant à toutes les époques, aussi bien dans le Paris de Villon que dans celui de Baudelaire, car tous ces mondes-là ont été un jour « le monde moderne », et tous ces mondes-là ne sont que les multiples et changeantes figures d'un même monde éternel, celui dont le Verbe incarné a dit une fois pour toutes qu'il avait pour prince, le Démon.

Les lois changent et passent, même si à chaque changement elles perdent un peu plus en majesté, mais il y aura toujours des docteurs de la loi et des usines pour les fabriquer. Mais il y a pire que les docteurs de la loi, il y a les docteurs sans loi et les docteurs contre la loi.

Il y aurait encore tant d'autres choses à dire sur un homme qui, comme Péguy, se tient au cœur du mystère français et du mystère chrétien, inséparables l'un de l'autre, comme sont inséparables dans sa pensée le temporel du spirituel, le pécheur et le saint, l'homme ancien et l'homme chrétien, héritiers les uns et les autres du péché d'Adam et comme tels promis à la rédemption. Seul échappe à cette économie divine celui qu'il appelle l'homme moderne, homme sans dieux et sans Dieu, sans patrie et sans racines, sans mémoire et sans passé, homme de partout et de nulle part, homme de nulle fidélité car de nul enracinement.

De ces choses-là, nul n'a su mieux parler que l'auteur de ce Péguy de combat, Rémi Soulié, qui s'était déjà signalé à l'attention d'un public averti par une monographie du Curé d'Ars et un portrait virevoltant de Dominique de Roux. Grâce lui soit rendue.

G. J.

Histoire agitée d'un monastère

Nuria Delétra-Carreras
L'abbaye de la Maigrauge (1255-2005). 750 ans de vie,
La Sarine, Fribourg 2005, 532 p.

Maigrauge, *magere Au*, une prairie sèche entre le cours de la Sarine et les falaises de molasse qui dominent l'entrée de la ville de Fribourg. C'est là qu'en 1255 une poignée de femmes fonde un monastère inspiré par la spiritualité cistercienne. Génération après génération, des jeunes filles l'ont rejoint, entretenu, augmenté, défendu avec une pugnacité étonnante, malgré les difficultés et les menaces qui ont jalonné son existence. A partir du couvent de Cîteaux, rendu célèbre par saint Bernard et ses compagnons, un mouvement extraordinaire traverse l'Europe : 350 monastères à la mort de Bernard, plus de 1000 au début du XIV^e siècle. Dans le canton de Fribourg, surgissent le couvent d'hommes de Hauterive et deux de femmes, la Fille-Dieu à Romont et celui de la Maigrauge. Situé sur la rive droite de la rivière, ce dernier se voit reconnu par Berne en 1268, alors que Fribourg ne lui accorde la combourgeoisie qu'en 1456. La ville fédérale restera fidèle à cette attitude : lors de la récente réfection des stalles, elle fera un don généreux à sa « combourgeoise ».

Parcourir l'histoire du monastère, c'est tracer une coupe au travers de la culture occidentale. D'abord, l'audace des fondatrices (au XIII^e siècle, les femmes disposaient de plus de droits et de libertés que les Françaises sous le code Napoléon) ; ensuite, la capacité des abbesses à défendre au cours des siècles leur indépendance, face aux multiples pressions économiques et idéologiques. Au temps de la Réforme, la situation des

monastères devient difficile mais la Maigrauge subsiste. Et le renouveau catholique, après le concile de Trente, donne des fruits magnifiques : le XVII^e siècle voit le nombre des religieuses atteindre la cinquantaine, alors qu'en moyenne il oscille entre vingt et trente.

Paradoxalement, c'est à partir du XVIII^e siècle, le temps « des libertés », que les conflits ont été les plus durs. Le goût est à l'utilitarisme et non aux contemplatifs. L'empereur Joseph II liquide 400 couvents sur ses terres. La menace se précise avec l'arrivée des troupes françaises en 1798, mais les filles de Cîteaux traversent la bourrasque révolutionnaire. En 1847, les troupes fédérales de la guerre du Sonderbund occupent la ville ; le monastère héberge des soldats vaudois « qui ne donnent lieu à aucune plainte ». Par contre, le gouvernement radical fribourgeois qui leur succède interdit au couvent de recevoir des novices et annexe ses biens. L'interdiction est levée en 1857 mais la perte des biens entraîne misère et dénutrition parmi les religieuses.

Au XX^e siècle, c'est le concile Vatican II qui amène le plus de changements : passage au français pour l'office, réaménagement des stalles, des cellules, du vêtement. L'essentiel reste : le silence, la prière, la vie intérieure, Dieu. Comme le dit une moniale : « La vie cistercienne m'offre l'espace et la durée pour devenir chaque jour un peu plus un être humain, un peu plus femme, un peu plus moi-même. »

Jean-Blaise Fellay s.j.

■ Oecuménisme

Olga Lossky

Vers le jour sans déclin

Une vie d'Elisabeth Behr-Sigel (1907-2005)
Cerf, Paris 2007, 454 p.

Erudite promenade de santé œcuménique que cette biographie d'une grande dame orthodoxe. Le travail d'analyse et de mise en mots des archives de vie de la théologienne, décédée en 2005, a été effectué avec brio et style. Fait de quatre parties bien écrites, inaugurées par une utile chronologie des entrelacements entre la vie de cette âme et celle du monde, et enrichies d'une bibliographie complète des œuvres de Behr-Sigel, cet ouvrage est un indispensable joyau dans la bibliothèque de l'œcuméniste et du mystique ! Le parcours de cette orthodoxe illustre la liberté de l'Esprit qui s'incarne dans les événements d'une vie très intelligemment compartimentés par l'autrice, amie de la défunte. Plus qu'une succession de dates et de lieux, ce récit de vie sent le parcours vita d'une chrétienne qui donne à l'orthodoxie européenne un souffle encore trop peu exploité en ces temps de halètement inter-ecclésial ! Tant il est vrai que l'unité des chrétiens est une question de personnes de chair et de cœur, avant d'être un ordonnancement de concepts épurés.

Thierry Schelling

Michel Deneken

Johann Adam Möhler

Cerf, Paris 2007, 348 p.

L'auteur, doyen de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, a voulu faire connaître au public francophone le théologien allemand Möhler, figure de proue de l'école de Tübingen et dont la fécondité se fait encore sentir au XXI^e siècle.

Née à la fin du XVIII^e siècle, l'œuvre de Möhler marqua d'abord l'ecclésiologie par des idées novatrices, qui seront honorées dans *Lumen Gentium*. *L'Unité*, le grand livre de Möhler sur l'Eglise, sera la lecture de chevet de Paul VI pendant le concile Vatican II. Dans son œuvre, Möhler affranchit l'Eglise du Christ d'une vision par trop hiérarchisée et juridique. Il en donne la conception d'un organisme vivant, animé par l'Esprit saint. Il

cherche à montrer que l'Eglise institution ne s'oppose pas à l'Eglise mystique, Corps du Christ, à même de pérenniser le mystère de l'Incarnation au milieu du monde.

Möhler apparaît également comme un des Pères de l'œcuménisme moderne. Dans la *Symbolique*, ouvrage de maturité, il montre qu'il a le souci de la vérité de l'autre, même s'il lui arrive de la combattre sans ménagement. Cette capacité à discerner chez l'autre croyant des éléments authentiques de la foi chrétienne annonce le changement d'attitude que Vatican II manifestera par rapport à l'œcuménisme.

Après avoir présenté une biographie détaillée de Möhler, qui a le mérite de nous ouvrir une fenêtre sur les Facultés de théologie allemandes, M. Deneken nous initie aux principaux thèmes de sa réflexion. Elle se situe aux antipodes d'un dogmatisme fixiste ignorant de l'histoire. La théologie de Möhler se caractérise par un retour aux sources patristiques de la Tradition et une ouverture aux systèmes de pensées de son temps.

Dans une troisième partie sont citées les pages les plus importantes de ses deux œuvres maîtresses : *l'Unité* et la *Symbolique*.

Monique Desthieux

■ Philosophie

Philippe Capelle et André Comte-Sponville

Dieu existe-t-il encore ?

Cerf, Paris 2006, 112 p.

Comme pour une *disputatio* médiévale, la cathédrale de Rouen a accueilli Philippe Capelle (doyen de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris et président de la Conférence mondiale des facultés de philosophie des universités catholiques) et André Comte-Sponville, philosophe et écrivain, pour « disputer » d'une question vieille comme le monde : *Dieu existe-t-il encore ?* Pour les deux interlocuteurs, le « encore » était une provocation, mais les organisateurs voulaient insister sur l'actualité de la question.

Ph. Capelle a ouvert les feux en exposant les conditions actuelles et les objections à l'existence de Dieu. A. Comte-Sponville s'est présenté comme un « athée non dogmatique », et a aligné les arguments contre, « pour rester fidèle au mystère, face à l'Etre, à l'horreur et à la compassion, face au mal, à la misé-ri-

corde ou à l'humour, face à la médiocrité [...] enfin à la lucidité, face à nos désirs et à nos illusions ».

Le débat qui a suivi les deux interventions a permis de développer, sans concession, une argumentation serrée, rigoureuse et vivante et de clarifier certaines positions, comme le « croire » et le « savoir » chers à Comte-Sponville, et sur laquelle il avait insisté dans sa conférence à Genève, en juin 2007.

Ce débat cordial, dans le respect mutuel et la loyauté intellectuelle, permet au lecteur de prolonger ses propres interrogations et de donner une base à ses croyances et sa recherche. Il est utile dans le dialogue sur la présence ou non de Dieu dans notre monde.

Marie-Thérèse Bouchardy

Jacques de Coulon

Petite philosophie de l'éducation

Desclée de Brouwer, 2007, 191 p.

En raison du sentiment de mal-vivre très répandu dans notre société éclatée, chacun tente de trouver des solutions pour goûter au vrai bonheur. Face à cette tâche ardue, à la suite du morcellement de l'éthique et du sens commun, philosophes, théologiens, éducateurs, croyants, médecins et écrivains offrent différentes pistes pour assurer un certain bien-être intérieur. Les idées émises au cours des siècles par les multiples penseurs, depuis Socrate et Platon autrefois, à Lévinas aujourd'hui, indiquent les points forts de la grandeur humaine et le chemin d'une vie réussie.

Avec minutie et méthode, J. de Coulon, ancien professeur de philosophie, proviseur puis recteur du Collège Saint-Michel à Fribourg et ancien président du Conseil de l'éducation, commente ces textes majeurs pour relever leur actualité et pour suggérer une manière concrète d'exister avec dignité. Sa longue expérience au milieu des jeunes lui permet d'analyser avec perspicacité l'état d'âme des étudiants et d'exprimer ses convictions profondes en vue d'un humanisme à cultiver. Réfléchir et donner la primauté à l'esprit résument le fil rouge du livre. Accorder une telle priorité fonde une éducation positive de l'être humain.

J. de Coulon fait correspondre les quatre dimensions de l'homme aux quatre éléments d'un attelage : l'habitacle, les chevaux, le cocher et le voyageur.

L'habitacle désigne notre corps, d'où la nécessité de l'entretenir en bonne santé par une éducation physique appropriée. Les chevaux symbolisent « nos émotions, nos passions stimulées et sublimées par le beau » et nous poussent en avant. Le cocher nous fait penser à l'intellect, à la raison. Le voyageur désigne l'esprit ou l'intelligence contemplative qui admire « des valeurs qui donnent un sens à notre vie et se tourne vers le bien ».

L'auteur fonde sa philosophie de l'éducation sur cette base. Voilà un livre bienvenu, qui s'adresse aux parents et aux enseignants en leur proposant un itinéraire précis pour conduire l'être humain hors de ses conditionnements. Nous y découvrons de multiples aspects très concrets de l'édification de la personnalité chez les jeunes et chez les adultes en quête de sens.

Willy Vogelsanger

■ Spiritualité

Bernard Bonvin

L'Oraison, présence à Dieu et à soi

Cerf, Paris 2007, 106 p.

C'est sur la compréhension de ces deux mots que commence cette étude qui se propose de conduire le lecteur sur le chemin de l'oraison. Deux mots que l'auteur s'efforce d'ouvrir délicatement, comme on ouvre une noix, pour en savourer le contenu. Par différentes formes de prières - demande, action de grâces, épanchement silencieux de l'âme devant Dieu - on rejoint Max Jacob qui offrait à Dieu une toile blanche, attendant qu'il vienne y peindre.

Sur ce chemin que l'auteur va tracer, fleurissent de nombreuses références aux récits bibliques et de non moins nombreuses expériences que les mystiques, les poètes, les chercheurs de Dieu, les théologiens ont laissées dans leur sillage. St Augustin, Maître Eckhart, Tauler, Ruysbroeck nous font des clins d'œil. Catherine de Sienne, Marie de l'Incarnation nous font signe... Leur répondent des poétesse de notre temps : Anne Perrier, Francine Carrillo, Hélène Guisan-Démétriadès pour ne citer qu'elles. Thérèse d'Avila, elle, ne manque pas de nous surprendre avec sa fougue et son humour.

Après avoir suivi l'auteur dans ce cheminement, laissons-nous attirer par les fruits que nous offre l'oraision et qui ont pour noms guérison et intimité. Car si l'oraision n'offre pas une connaissance abstraite de Dieu, elle nous gratifie d'une certaine conscience de sa relation et, nous révélant à nous-mêmes, nous fait croître en humanité.

Marie-Luce Dayer

Eric de Rosny
Quand l'œil écoute
Hors série n° 531
 Vie chrétienne, Paris 2007, 66 p.

Collectif
Mélanges carmélitains
Histoire, mystique et spiritualité
 Parole et Silence, Paris 2006, 134 p.

Ce petit cahier de *Vie chrétienne* intéressera plus d'un lecteur. Provoqué à répondre de sa foi et de son rapport à son initiation par les chamans africains, E. de Rosny réfléchit à la convergence et aux différences entre « l'ouverture des yeux » et les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. Dans ces derniers, « regarder, observer et contempler ce qu'ils disent », c'est inviter l'œil à écouter ; ce regard intérieur contemplatif élargissant l'intelligence du réel a des parentés avec l'initiation des chamans.

Refusant cependant la divination, Eric de Rosny reste accompagnateur. En effet, dans les exercices spirituels, le regard intérieur s'intègre dans un grand ensemble dynamique dont l'objectif est d'aider la personne à conformer librement sa manière de vivre à celle de Jésus-Christ, pour faire la volonté de Dieu. Le but du chaman est autre. La double vue, caractérisée par des flashes d'images, a pour but thérapeutique d'agir contre les agresseurs invisibles des patients.

En complément, le numéro de la revue CEHS (Centre d'études d'histoire de la spiritualité) *Mélanges carmélitains*, outre divers articles, compare les visions mystiques chrétiennes aux visions « chamaniques ». Nombre de distinctions - rapport à la Transcendance, rôle social, initiation et rituels, drogues, rapport à la mythologie, etc. - sont éclairantes. Ce livre complète bien l'ouvrage d'Eric de Rosny pour distinguer la pratique chamanique de la Révélation chrétienne.

Luc Ruedin

■ Portraits

Jean-Marie Billé
Le cardinal Louis-Marie Billé, mon frère
 Siloë, Nantes 2007, 240 p.

Découvrir une tranche de l'histoire contemporaine à travers l'itinéraire vécu par Mgr Louis-Marie Billé nous relie à divers événements proches de notre existence. D'abord, les Vendéens auront du plaisir à se remémorer des faits et gestes du terroir. Ensuite, nous découvrons la vie de l'Eglise de l'époque, en raison des diverses responsabilités de l'évêque qui se révèle dynamique en maintes occasions. Le côté humain et spirituel du personnage, par moments exceptionnel, rend proche cet homme d'Eglise qui a grandi dans la pauvreté, au sein d'une famille très unie de sept enfants.

Intelligent, ayant terminé ses études à 16 ans, il entre au grand séminaire, puis à l'Université d'Angers ; après le service militaire, il est ordonné prêtre en 1962 et envoyé à l'Institut biblique à Rome et à l'Ecole biblique de Jérusalem. Nommé professeur au grand séminaire de Luçon, responsable de la formation permanente, professeur à La Roche-sur-Yon, vicaire épiscopal du Haut-Bocage, il est nommé évêque, puis archevêque et primat des Gaules en 1998. Président de la Conférence des évêques de France de 1996 à 2001, nommé cardinal en 2001, il décède le 12 mars 2002, suite à un cancer.

Ce parcours laisse deviner une âme profonde, source de son rayonnement. Des témoignages de ceux qui l'ont côtoyé soulignent sa bonté, son sens de l'écoute, ses intuitions, son ouverture, son courage dans la souffrance, son amour de l'Eglise et sa foi. Son frère, un confident de toujours, a su rassembler quantité de souvenirs de famille, décrivant par l'intérieur, et à travers des situations concrètes, l'esprit de Louis-Marie. Le tout est raconté avec simplicité, nuances et tact, dans une écriture vivante et agréable.

Willy Vogelsanger

■ Histoire

Gurcharan Das
Le réveil de l'Inde

Une révolution économique en marche
Buchet Chastel, Paris 2007, 496 p.

Paru en anglais en 2000 déjà, ce livre un peu désordonné, mêlant souvenirs personnels et analyses, abondant en redites, ne nous semble pas à la hauteur des éloges dispensés sur le dos de couverture. Néanmoins, il retient par l'abondance de ses informations sur un sous-continent peu familier à la plupart des lecteurs et par l'inaltérable optimisme que l'auteur manifeste quant aux vertus du capitalisme et du marché.

Issu lui-même d'une classe moyenne où, par un préjugé de caste, négoces et marchands jouissent de peu de considération, il étudie aux Etats-Unis. De retour au pays, il va représenter au niveau le plus modeste les produits Vick VapoRub et accumuler une expérience précieuse en parcourant les bazars de la province. De fil en aiguille, il parviendra à la tête de Procter & Gamble, avant d'exercer, auprès d'industriels et de leaders politiques, une activité de consultant qui le met en mesure d'évaluer la situation de son pays.

Une fois libérée de la tutelle britannique, dont l'auteur reconnaît qu'elle a instauré la démocratie, l'Etat de droit, un pouvoir judiciaire indépendant et une presse libre (sans compter l'anglais qui permet aux ressortissants d'un pays riche de seize langues officielles de communiquer entre eux), l'Inde a connu successivement une ère socialiste sous Nehru puis, sous Indira Gandhi, un régime mixte. Celui-ci, selon l'auteur, a combiné les pires caractéristiques du socialisme et du capitalisme, aboutissant à la prolifération d'une bureaucratie arrogante, corrompue et inefficace.

C'est à la faveur de la crise monétaire de 1991 que, sous la pression du FMI, le dirigisme s'est assoupli, abolissant certains contrôles et autorisant les investisseurs étrangers, et que le pays a amorcé son ascension économique. Si les grandes familles ont disparu, la pauvreté toutefois subsiste et l'alphabetisation progresse peu. G. Das espère que la lenteur même de ce développement permettra à l'Inde de préserver sa civilisation et sa spiritualité.

Renée Thélin

Myriam Cottias
La question noire

Histoire d'une construction coloniale
Bayard, Paris 2007, 128 p.

Si pour Hannah Arendt « l'impérialisme est l'alliance entre la foule et le capital », comment faut-il intégrer l'histoire coloniale ? Situer les origines de l'esclavage est une tâche presque impossible. En l'absence d'écritures, il est avéré que cela a commencé à la préhistoire.

Soucieuse d'un apaisement des mémoires, historienne du CNRS et de l'EHESS, Myriam Cottias dirige aussi le Centre international de recherches sur les esclavages. Dans une langue universitaire un peu précieuse (« le Blanc est ontologiquement séparé du Noir », « une archéologie des limites »), elle met en valeur les témoignages de non-scientifiques, voyageurs, missionnaires, administrateurs ou capitaines négriers. Et de décortiquer des récits « autoproclamés », tels ces plagiats du Père Labat décrivant en long et en large des pays où il n'a jamais mis les pieds.

Une critique amicale sur cet intéressant ouvrage : le manque de sources et de références, tant anglo-saxonnes qu'helvétiques, comme le remarquable *La Suisse et l'esclavage des Noirs* de Th. David, B. Etremad et J.-M. Schaufelbühl (Antipodes, Lausanne 2005). Espérons que Myriam Cottias remarquera le tout récent *Reise in Schwarz-Weiss*, qui démontre à quel point les entreprises et grandes familles suisses se sont enrichies avec le commerce d'esclaves.

Raymond Zoller

Découvrez nos archives et
nos dossiers sur

www.choisir.ch.

Abonnez-vous au
Centre de documentation et de
formation religieuses
(CEDOFOR) sur

www.cedofor.ch

Amaladoss Michael, *Jésus asiatique*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 288 p.

Antrobus Peggy, *Le mouvement mondial des femmes*. D'en bas, Lausanne 2007, 304 p.

Balleis Peter, *Leidenschaft für die Welt*. Echter Verlag, Würzburg 2007, 94 p.

Biesinger Albert, *Ces ados en quête de sens. Guide pour parents et grands-parents*. Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 188 p.

Bonhoeffer Dietrich, *De la vie communautaire et Le livre de prières de la Bible*. Suivi de *Le Christ dans les psaumes et Méditation sur le psaume 119*. Labor et Fides, Genève 2007, 240 p.

Bourgenot Dutru Isaline, *L'utopie en marche. François Neveux, entrepreneur et inventeur économiquement incorrect*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 252 p.

Bouzou Véronique, *Le vrai visage de la téléréalité*. Jouvence, Genève-Bernex 2007, 124 p.

Chappaz Maurice, *Se reconnaître poète ? Correspondance 1935-1953*. Slatkine, Genève 2007, 402 p.

*****Col.**, *Survivre et témoigner. Rescapés de la Shoah en Suisse. ÜberLebenErzählten. Holocaust - Überlebende in der Schweiz*. IES, Genève 2007, pp. 56 + 56 [41452].

Destremau Didier, *Boror. Du Rhône au Zambèze. Une saga africaine*. Slatkine, Genève 2007, 302 p.

Duigou Daniel, *Naître à soi-même. Les Evangiles à la lumière de la psychanalyse*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 238 p.

Fest Joachim, *Pas moi ! Souvenirs d'une jeunesse allemande antinazie*. Du Rocher, Monaco 2007, 400 p.

Guilbert Pierre, *La morale revisitée. Vers la vie heureuse*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 284 p.

Isenmann Véronique, *Histoires pour consoler Dieu. Dieu a perdu son miroir*. L'Atelier/Editions ouvrières, Paris 2007, 224 p.

La Soujeole Benoît-Dominique de, *Initiation à la théologie mariale. « Tous les âges me diront bienheureuse »*. Parole et Silence, Paris 2007, 268 p.

Larchet Jean-Claude, *Variations sur la charité*. Cerf, Paris 2007, 330 p.

Larkin Emma, *A mots couverts. Sur les traces de George Orwell en Birmanie*. Olizane, Genève 2007, 274 p.

L'Autre Rive, *Paroles de vie pour les funérailles*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 136 p.

Loulier-Pajor Jadwiga, *Catéchèse : la Parole au centre. Les méthodes actuelles lui ménagent-elles assez d'espace ? (pour les enfants de 7 à 12 ans)*. Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 196 p.

Mathier Irène, *Entre mémoire collective et mémoire familiale. L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire*. IES, Genève 2006, 194 p.

Rognon Frédéric, *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*. Labor et Fides, Genève 2007, 390 p.

Rosenberg Marshall B., *Spiritualité pratique. Les bases spirituelles de la communication non-violente*. Jouvence, Genève-Bernex 2007, 94 p.

Samir Samir Khalil, *Les raisons de ne pas craindre l'Islam. Entretiens avec Giorgio Paolucci et Camille Eid*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 252 p.

Scheder Dominique, *Grains de ciel. La folle aventure du GRAAP, Groupe romand d'accueil et d'action psychiatrique*, Lausanne. Favre S.A., Lausanne 2007, 192 p.

Serres Michel, *Rameaux*. Le Pommier, Paris 2007, 208 p.

Stark Rodney, *Le triomphe de la raison. Pourquoi la réussite du modèle occidental est le fruit du christianisme*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 360 p.

Vannier Marie-Anne, *Les « Confessions » de saint Augustin*. Cerf, Paris 2007, 174 p.

Varillon François, *Eléments de doctrine chrétienne*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 606 p.

Poésie



Il a pris un poème, il l'a posé sur le pupitre, il lui a ouvert le ventre, il a sorti les mots comme on sort des organes, il les a nettoyés avec soin du sang (du sens) qui circulait dedans, il les a découpés selon le mode d'emploi, bouillie de syllabes ne rimant plus à rien, alexandrins en mille morceaux - avant de verser le tout dans un bocal marqué « Sonnet », qu'il a rangé sur un tablard à côté d'autres bocaux marqués « Ballade », « Ode » ou « Rondeau », au fond d'une armoire intitulée « Poésie » et qui sentait le mois.

Puis il a dit à ses élèves : et maintenant, à votre tour d'écrire un sonnet. Obéissants, mais glacés d'effroi, ils se sont mis à se torturer les méninges, croyant que c'était juste une question de technique, comptant les syllabes au lieu d'ouvrir leur cœur, cherchant des rimes au lieu de vivre leurs rêves, jusqu'à ce que la magie des mots se mue en maux de tête, et que le problème dévore le poème.

Et voilà comment un prof de français d'un collège romand a réussi à dégoûter ses élèves de la chose la plus importante de l'univers.

Il y a bien longtemps, j'ai eu moi aussi une prof comme ça. Elle n'avait pas son pareil pour disséquer Baudelaire ou Victor Hugo. En moins de deux, elle vous désossoit un quatrain, prélevait chaque vers, l'étalait sur une lameille de microscope et le décrivait sans état d'âme, scientifiquement, minutieusement, comme s'il s'agissait d'une chose morte à étudier et non d'une tranche de vie à savourer. Un jour, elle nous a dit : « Après tout, la poésie, ce n'est que de la petite cuisine. » Cette bérésie m'a fait bondir. En représailles, j'ai écrit un poème sur les adultes idiots qui ne comprennent rien à la beauté du monde, avec un dernier vers proclamant haut et fort que « j'aimais mieux mourir que de leur ressembler ».

Un autre jour, la prof nous a distribué deux poèmes dont l'un avait été écrit par un poète surréaliste et l'autre par un ordinateur. Et il fallait deviner qui avait écrit quoi. Je ne sais pas exactement ce qu'elle cherchait à prouver en nous posant cette colle - peut-être que les poèmes ne sont que des alignements aléatoires de signes, ou alors que les machines sont aussi douées que les êtres humains pour en écrire ? Quoi qu'il en soit, sa démonstration a échoué : la quasi-totalité des élèves a su identifier sans hésiter le poème écrit par l'homme. Même obscur, il

avait quelque chose « en plus ». Ce qui semble logique vu que les ordinateurs ne savent pas penser, ni inventer, ni créer. Du moins pour le moment.

En effet, certains scientifiques espèrent bien, à plus ou moins long terme, réussir à construire des ordinateurs « conscients ». D'autres nous promettent - d'ici 2050, s'il vous plaît ! - des unions sexuelles entre humains et androides, reprenant à leur compte un scénario largement exploité par le grand auteur de science-fiction Isaac Asimov, dont la série de romans sur les robots est devenue un classique du genre.

Ça vous fait rigoler ? Moi aussi. Et ça me fait réfléchir aussi. Si la science, un jour ou l'autre, arrive à produire un être artificiel doté d'une intelligence et d'une conscience égalant celles de l'homme, et si, en plus, cet être artificiel possède sur nous l'énorme avantage d'échapper à la rouille, au cancer de la prostate et à la maladie d'Alzheimer, alors, battus à plate couture par ces machines physiquement incassables et intellectuellement imbattables, qu'est-ce qui nous restera en propre, à nous, les êtres humains ?

Le plaisir ? Peut-être. Sauf si les progrès de la cybernétique parviennent à en produire un équivalent robotique. La souffrance ? Pas sûr. Pour les mêmes raisons que ci-dessus. La liberté ? J'espère. A moins que les robots nous en privent (encore un scénario de science-fiction !) Alors quoi ? Eh bien ! Il nous restera d'être vivants. Il nous restera de naître, de grandir, de mourir. Quoiqu'on en pense, c'est un immense avantage de mourir. Même détestable, la mort donne un prix infini à la vie.

Et puis surtout, il nous restera le rêve, l'amour, la tendresse, l'émerveillement, la prière, le partage. Toutes choses qui viennent d'au-delà de nous et dont une machine est incapable. Alors, ils peuvent bien mettre sur le marché des robots de toutes sortes, qui jouent au foot ou aux échecs (et qui gagnent !), qui passent l'aspirateur ou disent « bonjour madame ». Mais des robots-poètes, ça, ils ne pourront jamais, jamais en fabriquer.

Gladys Théodoloz



**JAB
1950 Sion 1**

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dolphin 18
1227 Carouge

CROIRE LIRE

PAYOT

LIBRAIRE

Tous les livres pour tous les lecteurs.

Lausanne Genève La Chaux-de-Fonds Fribourg Montreux Neuchâtel Nyon Sion Vevey Yverdon-les-Bains Zürich www.payot.ch